L'INVALIDE,

OU

L'AMI DU JEUNE AGE.

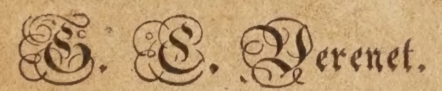
AVEC DES

DÉTAILS SUR LE SOL, LES PRODUCTIONS, LES CURIOSITÉS, LES MOEURS ET LES COUTUMES DES HABITANS

DU

CANADA.

PAR



Sabin 989

not in Tremaine
Holmes
[illegible]

L'INVALIDE,

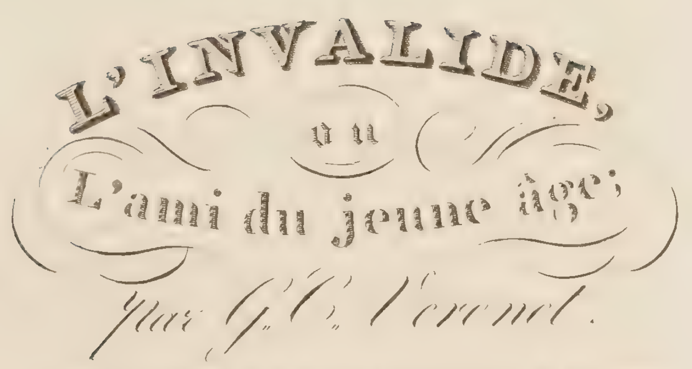
OU

L'AMI DU JEUNE AGE.

LE CHIEN DU REGIMENT.



Ce chien combattit à la battaille de Marengo!.. Pag.135.



L'INVALIDE,

ou

L'ami du jeune âge;

par G. C. Verenet.

ÉDITION ORNÉE DE SIX JOLIES FIGURES.

„Enfans, ces temps heureux et si vite passés,
Croyez-le, de mon cœur ne sont point effacés."



Oui, oui, c'était notre bon papa! Pag. 97.

AMSTERDAM,
Chez G. PORTIELJE.
1826.

L'INVALIDE,

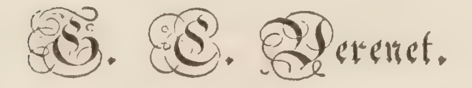
OU

L'AMI DU JEUNE AGE.

AVEC DES

DÉTAILS SUR LE SOL, LES PRODUCTIONS, LES CURIOSITÉS, LES MOEURS ET LES COUTUMES DES HABITANS DU CANADA.

PAR



"Enfans, ces temps heureux et si vite passés,
"Croyez-le, de mon cœur ne sont point effacés."

AMSTERDAM,
A LA LIBRAIRIE DE G. PORTIELJE.
1826.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADEMOISELLE

MARIE V. D. V.***

C'est à vous, intéreſsante et jeune amie, que j'ose offrir ces récits enfantins : votre aimable babil, vos manières enjouées, méritaient, je l'avoue, quelque chose de mieux, auſsi, n'ai-je voulu vous donner qu'une preuve nouvelle de mon amitié pour vous. En écrivant

ces historiettes, j'aimais à croire que, lorsque vous seriez en âge de pouvoir mettre l'oeil à l'un des verres de la boîte d'optique du bon-homme Gérard, vous vous rappelleriez d'autant mieux alors, combien, moi aussi, je me plaisais à partager avec vous, les jeux innocens de l'ami du jeune âge.

Verenet.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Voici un livre fait en partie avec des livres, et non avec les orgueilleuses prétentions d'auteur. — En écrivant pour l'intéressante jeunesse, nous avons eu soin de toujours respecter en elle la noble dignité qui convient à l'homme; les exemples rapportés n'offriront ainsi que ce qu'il y a de plus piquant, de plus propre à servir de modèle: on y ren-

contrera des traits fondés sur la piété, l'amour, la confiance, le respect, la crainte et la récompense, sentimens que nous avons cherchés à développer dans notre petite galerie de tableaux, sous des couleurs assez vives, afin d'unir le plaisir à l'instruction, et acquérir de cette manière quelques droits à l'amitié de nos jeunes compatriotes.

Nous nous sommes surtout efforcés de saisir avec prudence le moment propice, sans ne jamais le laisser échapper, pour lancer dans de jeunes cœurs un trait de cette pitié, le premier sentiment qu'on doive chercher à exciter et à nourrir, la base, sans contredit

(j'aime à le répéter), du caractère distinctif de l'humanité. — Pour mettre l'exemple à côté du précepte, il est bon de remarquer que les premières cruautés de l'empereur DOMITIEN *s'exercèrent d'abord sur des* mouches, *puis sur des* hommes. TIBÈRE, NÉRON, *et tant d'autres, dont la bonté de caractère signala les premières années, devinrent des tyrans à force de s'entendre répéter, par quelques personnes imprudentes, qu'un jour ils deviendraient méchans. Tant il est vrai, qu'en humiliant trop un enfant, on court risque par-là de le décourager, de l'avilir même à ses propres yeux.*

On jugera de notre intention : puisse-t-elle se réaliser, et contribuer ainsi à former : " Ce noble, cet aimable " caractère, qu'on doit souhaiter à " l'enfant dont le bonheur dépend de " notre tendresse éclairée, de nos soins!"

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR LE CANADA.

FIN DE LA TABLE.

L'INVALIDE,

OU

L'AMI DU JEUNE AGE.

INTRODUCTION.

Le malheur et la pauvreté
Ramènent à l'égalité.

DARU.

Monsieur Victor, ancien officier, s'était retiré avec son intéressante famille à la campagne pour y couler le reste de ses jours au sein de la tranquillité et du bonheur domestique, jouissances précieuses, qu'il avait entièrement perdues au milieu des tracas d'une vie trop errante pour n'être pas appelée l'ennemie du calme. Sa femme et deux jolis enfans,

Jules et Marie, composaient son petit ménage.

Avant d'aller plus loin, n'oublions pas de parler ici du vieux Gérard, dont les chevrons attestaient vingt-quatre ans de service, et qui toujours, en serviteur fidèle, avait accompagné M. Victor son général. Celui-ci désirant récompenser un si grand dévouement et une fidélité à toute épreuve, prit le vétéran dans sa maison, et voulut qu'il y fût traité comme un frère d'armes qui n'avait cessé de partager avec son chef, sa bonne et sa mauvaise fortune. Aussi était-il envisagé par chaque membre de la famille du général, comme un ami malheureux pour qui l'on multipliait les tendres soins et les égards qui sont dus à la vieillesse. Je dis vieillesse, mais ce n'est qu'à voix basse que j'ose proférer ce mot, de crainte d'offenser le bonhomme Gérard qui,

malgré ses soixante hivers, et son front sillonné par le temps, répétait à qui voulait l'entendre, que ses forces étaient encore celles d'un homme de trente ans. C'était surtout, lorsqu'il jouait avec les enfans de son maître, qu'il aimait à faire preuve de vigueur: on eût cru voir alors un vieux chêne, dont les faibles rejetons semblaient prouver encore les derniers efforts de la nature.

Souvent notre invalide tenait lieu de monture aux deux enfans du général: Jules grimpait alors sur son dos et faisait ainsi ses premières armes; il l'appelait son cheval de bataille, parce qu'il imitait assez bien avec lui toutes les évolutions de la cavalerie: tantôt on piaffait, on avançait, on reculait; puis un coup de canon, qui partait aussitôt de la bouche du cheval même, lui faisait faire un écart ou prendre le mors aux dents. Le combat,

comme on peut le croire, se terminait toujours à l'avantage du cavalier, et, tout en ramenant à sa place le cheval essoufflé, Jules, chemin faisant, proclamait sa victoire. — Puis venait le tour de la petite Marie; elle se plaçait alors sur le genou *du bon côté;* car un coup de balle avait paralysé l'autre, de manière à le mettre, pour ainsi dire, hors de service.

Le manège du palefroi de Marie parut, aux yeux de Jules, être bien plus doux que les secousses violentes de son cheval *bipède;* car ce n'était proprement que sur une jambe et demie que celui-ci singeait, tant bien que mal, les allures d'un autre Bucéphale (1). Cependant, l'extrême attachement qu'il portait au bon Gérard, avait fait taire jusqu'ici à notre nouvel *Alexandre* la moindre plainte sur ce petit inconvé-

(1) Cheval d'Alexandre-le-Grand.

nient. Mais un jour, que les secousses inégales du cheval de réforme firent perdre à plusieurs reprises l'équilibre au petit cavalier, il s'avisa de dire d'un ton ironique: « Ou ton mouvement, « bon ami, est à l'amble, ou tu clo- « pines, faute d'être bien ferré? » — « Pardon, Monsieur Jules, » reprit l'invalide, « si mon galop vous déplaît, « c'est que je ne veux pas vous ac- « coutumer à tourner le dos à l'en- « nemi: un bon militaire sait s'armer « de prudence; il affronte le péril, « sans trop de précipitation cependant, « tandis que le lâche, au contraire, « presse seul son coursier, pour mieux « se soustraire au danger qui le me- « nace. » — C'était par de pareilles excuses que *l'homme-cheval* cherchait, auprès de son jeune ami, à pallier à la fois et sa *claudication*, quoique très-honorable, et les infirmités de sa vieil-

lesse. De pareils stratagèmes lui réussissaient à merveille; car, comme Jules tenait de son papa, le sang des braves semblait déjà couler dans ses petites veines. Ce qu'il y a de certain, c'est que son amour-propre se sentait offensé au seul nom de *poltron;* aussi ne mérita-t-il jamais une si honteuse épithète.

Si je débute par faire connaître plus particulièrement le bonhomme Gérard, avant la famille chez laquelle il se trouve, c'est qu'il est appelé à jouer sur la scène de nos petits entretiens, un des rôles principaux. Souvent même il en est le héros, et, comme il se signala plusieurs fois au champ d'honneur, il aime à passer en revue les faits glorieux de sa carrière militaire. Gardons-nous d'oublier que ses historiettes étaient toujours la récompense de la bonne conduite des enfans de M. Victor. On sautait

de joie lorsque Gérard se disposait à raconter une histoire, prise ordinairement dans le journal de sa vie, et les enfans ne se lassaient jamais d'écouter le vénérable vétéran.

Un incident fâcheux vint tout à coup troubler les jeux folâtres de Jules et de Marie: le cheval, hélas! ne pouvait plus suffire aux exercices du manège.... Des douleurs rhumatismales, suscitées par tant de fatigues antérieures, accablaient depuis quelque tems le défenseur de la patrie, et ses membres en étaient tellement affectés, qu'il ne se traînait plus qu'en s'appuyant d'une main sur l'épaule de Jules, et de l'autre sur sa béquille. Ce fut alors que les enfans s'empressèrent de redoubler leurs charmantes attentions, afin d'adoucir par des soins caressans les maux cruels du paralytique. Jules, par exemple, avançait le vieux fauteuil;

Marie, de son côté, en secouait les coussins verts, pour que le bon ami reposât plus mollement encore; l'un préparait sa pipe, l'autre lui lisait la gazette; enfin mille autres prévenances de ce genre faisaient, au milieu de ses maux, sourire encore avec bonté notre pauvre invalide.

Les premiers jours de la convalescence de Gérard, furent pour la famille Victor autant de jours de fêtes. Les enfans reprirent leurs jeux ordinaires: on se livra, sans trop de bruit cependant, à une gaieté folle, et le convalescent lui-même, quoique toujours assis dans le grand fauteuil que roulaient tout doucement Jules et Marie, excitait de son mieux cette folâtre jeunesse à s'en donner au cœur joie.

Bientôt la béquille fut mise en réquisition, elle devait remplacer le che-

val infirme, et l'on dit même que Jules continuait fort bien ses premiers exercices d'équitation sur l'humble soutien du paralytique.

Quoique bien souffrant, Gérard ne laissait pas de conserver encore une grande partie de sa gaieté naturelle; il en donnait surtout les preuves les moins équivoques, lorsque ses maux lui laissaient quelques momens de relâche. Jules et sa sœur avaient un certain tact de distinguer les bonnes ou les mauvaises dispositions du malade: on le plaignait tout bas dans ses momens de douleurs; le plus morne silence régnait alors autour de lui; mais aussitôt que le calme succédait à l'orage, les enfans ne tardaient pas non plus à profiter de cette hilarité qui régnait alors sur sa physionomie.

Jouer aux soldats, était pour les enfans une de leurs récréations favo-

rites: Jules faisait seul l'exercice: la béquille pour cet effet changeait encore de nom, et tout cheval qu'elle était naguère, on la métamorphosait bien vite en fusil, en sabre, ou en lance, que l'on brandissait d'un air tout-à-fait héroïque. Mais que faisait, me dira-t-on, sur ces entrefaites, la gentille petite Marie? Il lui restait aussi de son côté quelques petits devoirs à remplir: appelée comme Amazone, à suivre le régiment de Monsieur Jules, elle s'acquittait, on ne peut mieux, des soins qui lui avaient été dévolus. Souvent, la poupée sur le dos, et une espèce de petit tonneau au côté, on la voyait marcher gravement au pas militaire: le corps d'armée faisait-il halte, pour se reposer, aussitôt la bonne petite vivandière s'empressait de préparer quelques rafraîchissemens pour réconfonter les soldats que re-

présentait à lui seul, le compagnon chéri de son enfance.

Il est bon de dire que la présence redoutable d'un singulier ennemi, venait souvent porter l'alarme au milieu de la petite bande, quelquefois même avant son arrivée sur le champ de bataille. Cet ennemi n'était cependant ni un homme ni un animal: qui d'entre vous, mes jeunes amis, pourrait le deviner?... Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, cet ennemi était toujours.... le *rhumatisme*. Le mot *ouf!* ce cri de douleur, annonçait la première attaque; tout à coup une consternation générale se lisait sur la physionomie des pâles soldats; ils étaient comme atterrés, tremblans, immobiles jusqu'au moment où l'approche d'une défaite presque complète, annoncée par le digne ami des deux enfans, les forçait à mettre

bas les armes pour accourir plus vite auprès de l'humble vieillard, et le féliciter ainsi du fond de leur cœur de la trêve qu'il venait de faire avec un aussi terrible ennemi.

Ces redditions, trop souvent réitérées, lassèrent à la fin la patience du nouveau soldat. Jules suivit donc l'exemple de son père, il renonça tout comme lui à la carrière des armes, et s'en vint redemander à l'invalide quelques nouvelles récréations, moins chanceuses cependant que celles des fivres et des tambours.

Le bonhomme Gérard, qui semblait déjà avoir prévu que tôt ou tard, son aimable recrue donnerait sa démission, s'occupait depuis quelque temps à méditer d'autres amusemens auxquels il pût présider sans avoir besoin de se bouger de son fauteuil à crémaillères. Il crut qu'en confectionnant

une boîte d'optique, cet objet curieux remplirait le mieux ses vues, soit sous le rapport de la commodité, soit sous celui d'offrir aux deux aimables enfans un dédommagement pour la perte de leurs plaisirs militaires. Cette heureuse idée souriait d'autant plus à son imagination, qu'il allait dérouler aux yeux de ses petits amis, le tableau vaniteux des époques les plus marquantes de sa vie. Afin de donner un plus vif intérêt aux représentations projetées, il imagina de joindre à ses faits d'armes quelques contes moraux, quelques scènes plaisantes, mises à la portée du petit Jules et de l'intéressante Marie. Tout ceci devait s'opérer à l'insçu des spectateurs futurs, afin de leur ménager par-là une surprise d'autant plus agréable.

Uniquement occupé de ce projet, Gérard parcourut avec une scrupuleuse

attention le journal de sa vie, pour en extraire les époques les plus dignes d'intéresser l'âge heureux de l'enfance. Un peintre du village voisin s'engagea de représenter, par des croquis à la gouache, les exploits d'un homme généralement estimé, et voici cette galerie de tableaux où se trouvaient consignés les événemens qui figurèrent dans la fameuse boîte d'optique.

LA BOITE D'OPTIQUE

DU

BONHOMME GERARD.

PREMIER TABLEAU.

> Il faut s'armer de patience et se résigner.
>
> VOLTAIRE.

Je suis né d'une famille suisse, que des malheurs réduisirent à un état voisin de l'indigence. Mon père m'ayant placé, dès l'âge de douze ans, chez un honnête perruquier pour y devenir, comme il le disait, *l'artisan* de ma fortune, j'y appris quelques notions chirurgicales, et surtout à manier l'arme distinctive de mon métier avec une dextérité qui donna un certain nom à

l'humble laboratoire de mon digne maître. Il est bon de savoir que l'espèce de chirurgien, chez lequel j'étais, allongeait ce titre de celui de barbier, et l'éclat des deux plats à barbe qui se balançaient au-dessus de sa porte, annonçaient assez qu'il comptait plus, pour vivre, sur le rasoir que sur la lancette. Quoi qu'il en soit, mon maître applaudissait de bon cœur à l'élite du quartier, au spectacle ravissant de sa nombreuse clientèle qui se plaisait à laisser promener sur le menton la lame qui la rajeunissait. Etre rasé de la main légère de Gérard, était un honneur rendu à l'ancienne barbe comme aux jouvenceaux qui souvent même n'offraient à l'acier complaisant qu'un simple duvet de pêche; mais il suffisait de dire qu'on sortait de chez l'artiste en vogue, pour être à la mode, pour être bien vu dans la société des gens à prétentions.

Fier de succès aussi flatteurs, je m'imaginai, à mon tour, que j'avais été mis au berceau pour remplir de plus nobles fonctions, et dès ce moment-là, le zèle que je mettais jadis à blanchir le menton parfois imberbe de nos pratiques, sembla tout à coup se ralentir. Mon maître, qui souvent me voyait bâiller d'une aune, ne tarda pas à s'apercevoir de mon extrême insouciance; la diminution sensible de ses recettes ne le lui disait d'ailleurs que trop: ce qui me le prouva, c'est que c'était toujours en nous couchant, lorsque la layette du comptoir déposait si bien contre ma négligence, que maître Jacques m'adressait alors les plus justes reproches. Je ne tardai pas non plus à reconnaître toute mon ingratitude envers un homme qui, certes, avait des droits à ma reconnaissance, et je me promis bien de réparer mes torts par

des soins trop empressés, pour ne pas prouver à mon bienfaiteur combien je m'avouais coupable à son égard.

Malgré mon changement de conduite, de nouveaux succès vinrent encore assiéger mon ambition; mais ne voyant aucun débouché propre à favoriser mes projets ambitieux, je résolus de patienter encore quelque temps, jusqu'au moment où un heureux hasard m'offrirait la perspective de renoncer à la triste nécessité de ne faire que de l'eau de savon. Pour mieux accélérer cette époque tant désirée, j'employai mes momens disponibles à une étude plus approfondie de l'art d'opérer sur le corps humain. Un stimulant contribua beaucoup à augmenter mon émulation, et vint même me tirer, une seconde fois, de cette léthargique oisiveté qui était devenue si préjudiciable aux intérêts pécuniaires de mon maître.

Le garçon que je remplaçais dans la boutique du barbier s'étant, en qualité de chirurgien, frayé un chemin à la fortune, je résolus ainsi de marcher sur ses traces, persuadé, par son bon exemple, qu'avec de la conduite et de la persévérance l'on surmonte bien des obstacles. Une lecture réfléchie des meilleurs auteurs traitant de l'art que je désirais professer, perfectionna en moi une idéale théorie; tandis que le pansement de quelques doigts malades acheva de me faire passer maître pour mes connaissances pratiques. Je laisse juger mes lecteurs de la joie que me causa cette promotion subite. Mon maître, cependant, semblait ne pas partager les douces émotions que j'éprouvais; il me disait même dans son dépit: *Gérard! Gérard! au lieu de devenir un jour l'émule de ton dévancier, je te prédis que cela finira*

encore mal. On jugera par ce qui suit si ce pronostic malencontreux était bien ou mal fondé. Au demeurant, je ne dissimulerai point que me sentant plus ou moins intimidé par ces paroles décourageantes, et n'osant ainsi hasarder ma réputation sur le continent, je m'empressai d'accéder aux propositions qui me furent faites dès-lors, par un des chefs de l'amirauté.

DEUXIEME TABLEAU.

LE DEPART.

La patience est amère;
mais son fruit est doux.

J. J. Rousseau.

Le premier jour que je me rendis à bord, je ne pus me défendre d'une certaine timidité; j'étais gêné, inquiet et embarrassé; il me semblait même que l'on devait lire sur ma physionomie quelque chose de niais. Tout passage subit d'un état à un autre jette l'homme dans une espèce d'anxiété; sa situation présente lui paraît un songe, il a peine à y croire, d'ailleurs il ne peut prendre tout à coup l'esprit de sa nouvelle condition; il marche d'abord à tâtons dans cette nouvelle carrière, qui lui est souvent inconnue, et ses

pas sont toujours mal assurés. Telle était ma position; je me trouvais pour ainsi dire accablé sous le poids de mon rang, j'étais tremblant et irrésolu. Bientôt la nouveauté de mon costume, peut-être même mon air gauche, attira tous les regards sur moi; je fus si déconcerté que je crus que le moment de ma défaite était là; cependant je fis un dernier effort sur moi-même, et, reprenant peu-à-peu mon énergie, j'eus bientôt l'occasion de me familiariser avec mon état de novice, et je perdis cette retenue qui vient souvent moins de la modestie que d'une certaine défiance de soi-même, qui tient à l'amour-propre.

Le vaisseau sur lequel je devais m'embarquer, mit à la voile trois semaines après les engagemens que j'avais contractés comme chirurgien de navire; ce bâtiment faisait partie d'une forte esca-

dre qui devait se rendre au CANADA (1) pour y débarquer des troupes et agir en suite hostilement contre les Anglais. Notre voyage fut des plus heureux : à environ cent lieues des côtes de l'Amérique, nous rencontrâmes une flotte anglaise qui fit mine de vouloir nous disputer le passage. Aussitôt notre Amiral fit tout disposer pour le combat. Je n'avais jamais été le témoin de ces scènes déchirantes où les hommes, non contens de braver les caprices d'un élément perfide, cherchent à s'entre-détruire en coulant bas les forteresses mouvantes sur lesquelles les a transportés la cupidité ou l'ambition. Quoique, grâce à mes fonctions, je fusse moins exposé que le reste de l'équipage, je

(1) Pays de l'Amérique septentrionale, à peu près aussi grand que l'Europe; il est divisé en deux parties; le *Haut-Canada*, au nord du lac *Ontario*, et le *Bas-Canada*, baigné par le fleuve St-Laurent.

ne pus cependant me défendre d'un mouvement de frayeur.

Bientôt, au signal du vaisseau-amiral, ces lourdes machines se remuèrent avec une agilité sans égale, et, par des manœuvres habiles, elles se trouvèrent simultanément rangées en ordre de bataille. En admirant la rapidité et la précision des mouvemens, l'accord qui régnait entre toutes les parties, je ne pus m'empêcher de gémir sur la folie des hommes, qui leur fait tourner contre leurs semblables ces ressources admirables du génie humain, qui ne devraient être employées que pour leur bonheur. Cependant, l'action ne tarda pas à s'engager de part et d'autre. Les deux partis se saluèrent réciproquement d'une grêle de ces globes de fer qui portent partout la destruction et la mort : mes compagnons et moi, nous ne fûmes bientôt plus occupés que du soin de panser

les blessés; à peine même pouvions-nous y suffire. C'est une justice que je dois rendre à la nation française; elle montre dans le danger une bravoure et un sang-froid admirable, et dans la douleur une fermeté stoïque. De tous ceux qui eurent besoin de notre ministère, je n'en vis pas un seul qui poussât la moindre plainte dans les opérations douloureuses auxquelles ils devaient se soumettre, ou même qui témoignât du regret de la perte d'un membre aussi utile qu'un bras ou une jambe : l'honneur de l'avoir perdu pour le soutien de l'état, semblait être pour eux un précieux dédommagement.

Le combat dura trois heures sans que les deux partis parussent avoir diminué de leur ardeur. Enfin la nuit qui survint, suspendit les hostilités. Comme on s'attendait à les recommencer le lendemain, on profita de ce temps

pour s'y préparer; mais lorsque le jour eut dissipé les ténèbres, nous ne vîmes plus l'escadre anglaise. Les ennemis ayant été plus maltraités que nous, avaient pris le parti de se retirer et de nous laisser le passage libre; fort satisfaits de cette retraite, nous reprîmes notre ordre de marche, et continuâmes notre route.

Huit jours après, nous arrivâmes dans le port de *Québec* sans avoir rencontré un seul vaisseau anglais; on débarqua aussitôt les troupes, et les équipages furent mis à terre pour se refaire des fatigues d'un aussi long trajet; je profitai de ce temps pour visiter cette capitale des possessions françaises au CANADA (1). La ville, située sur le fleuve

(1) Le *Canada*, qui appartenait aux Français, fut cédé, en 1763, à la Grande-Bretagne par le traité de Versailles. Outre les Anglais, les anciens possesseurs y forment encore une population très-nombreuse.

S[t] Laurent, n'est pas très-grande, mais fort peuplée et assez bien bâtie; elle est défendue par une forteresse; son port est spacieux, et sa rade très-sûre; on y entre en remontant le canal sinueux qui sépare la NOUVELLE-ANGLETERRE du CANADA, et qui communique au lac *Ontario*. Vous savez que cette vaste partie de l'AMÉRIQUE est aussi habitée par plusieurs nations sauvages: telles que les *Algonquins*, les *Esquimaux*, les *Mohawks*, les *Iroquois* et les *Hurons*. Ces deux derniers peuples, les plus voisins des Anglais et des Français, prennent souvent part à leurs guerres. Dans celle qui venait de s'allumer, les *Iroquois*, nation nombreuse, guerrière et très-cruelle, s'étaient déclarés pour les Anglais, et les *Hurons*, leurs ennemis naturels (1),

(1) Les Iroquois et les Hurons font aujourd'hui cause commune.

avaient embrassé notre parti; ceux-ci sont les plus doux de toutes ces hordes sauvages; ils font avec les Français un commerce assez considérable de pelleteries, qu'ils échangent contre de l'eau-de-vie et de la quincaillerie.

Les Iroquois avaient fait depuis quelque temps plusieurs irruptions sur notre territoire; ils avaient brûlé un grand nombre d'habitations, massacré hommes, femmes et enfans. C'est surtout à la guerre que cette nation féroce signale sa fureur. Le gouverneur de *Québec* résolut de tirer vengeance de toutes ces atrocités, en attaquant ces sauvages dans leurs propres foyers; il communiqua son projet à notre chef-d'escadre qui l'approuva, et ils avisèrent ensemble aux moyens de faire réussir cette entreprise. En conséquence, on fit embarquer trois mille hommes de troupes sur plusieurs

bâtimens de transport, avec tout l'attirail nécessaire ; le chef-d'escadre se chargea lui-même de l'exécution. Je fus nommé pour accompagner ces troupes avec quelques autres chirurgiens : nous nous rendîmes au fort de *Frontenac*, situé près du lac *Ontario*, et qui a été construit pour tenir en respect les Iroquois. Nous fûmes joints dans cet endroit par un parti de *Hurons* qui s'était offert de nous seconder.

Après un jour de repos, nous nous rembarquâmes, et, après avoir traversé le lac *Ontario*, nous arrivâmes bientôt au pays des *Iroquois*. Nous débarquâmes en silence pendant la nuit, sans que rien ne s'opposât à notre descente, et à la pointe du jour, nos troupes se mirent en marche à travers les terres, pour aller surprendre les premières habitations ; les autres chirurgiens et moi, nous restâmes à quelque

distance de la plage avec le corps de réserve qui devait faciliter la retraite, au cas que nous ne fussions pas les plus forts.

TROISIEME TABLEAU.

LA CAPTIVITÉ.

Il ne se faut jamais moquer des misérables.

LA FONTAINE.

Il y avait près du rivage un petit bois, dont les arbres touffus offraient un ombrage agréable. Il faisait une chaleur assez forte pour le climat; je proposai à deux de mes camarades d'aller nous reposer quelque temps dans ce bois; ils y consentirent. Dans l'idée où nous étions que nos troupes donnaient assez d'occupations aux sauvages, nous ne croyions pas avoir la moindre des choses à craindre; d'ailleurs, nous n'étions que fort peu éloignés du corps de réserve. Nous nous entretenions tranquillement, assis dans une es-

pèce de bocage, lorsque, tout-à-coup, nous fûmes assaillis par une vingtaine d'*Iroquois* qui étaient venus par un sentier opposé à l'endroit par lequel nous étions entrés dans le bois; ils nous avaient déjà entourés, qu'à peine avions-nous pu faire quelque pas pour prendre la fuite. Un de mes compagnons voulut crier pour appeler du secours; un coup de casse-tête l'eut bientôt étendu mort à mes pieds. Effrayés encore davantage par ce traitement, nous nous jetâmes, mon camarade et moi, aux pieds de ces sauvages, en leur demandant grâce de la vie. Celui des *Iroquois* qui paraissait commander aux autres, nous regarda avec un sourire amer; ensuite il dit quelques paroles aux siens. Aussitôt, quatre des sauvages s'approchent, nous lient les pieds et les mains, puis nous prenant entre leurs bras; ils nous portent avec une rapi-

dité extraordinaire jusqu'au bord du lac, où je crus qu'on allait nous plonger *sans autre forme de procès*; mais ce ne fut heureusement qu'une fausse alarme. Le rivage formait dans cet endroit un coude qui dérobait la vue de nos bâtimens, mouillés dans une espèce de baie; nous fûmes jetés, mon compagnon et moi, dans un canot qui était amarré au pied d'un rocher, et les quatre *Iroquois* s'éloignèrent à force de rames en côtoyant le rivage du côté opposé à l'endroit où nos troupes avaient débarqué.

Cet événement aussi cruel qu'imprévu, m'avait causé une telle frayeur, que je fus quelque temps comme privé de tout sentiment. Revenu de ce premier trouble, je passai à un état encore plus douloureux : d'après la connaissance que j'avais du caractère féroce des *Iroquois*, je ne doutais pas

que ma mort ne fût certaine, et que ces sauvages ne vengeassent sur nous, par tout ce que leur cruauté pourrait imaginer de tourmens, les maux que nos troupes allaient leur faire. L'état de mon compagnon n'était pas moins affreux que le mien, nous nous regardions l'un l'autre sans oser ouvrir la bouche.

Nous avions vogué pendant près d'une heure, lorsque les *Iroquois* prirent terre; et, après nous avoir tirés du canot, ils nous portèrent de la même manière que la première fois jusqu'à une de leurs habitations situées à environ deux lieues dans les terres. A notre arrivée, une foule d'habitans se rassemblèrent autour de nous en poussant de grands cris; je remarquai qu'il n'y avait que des femmes, des enfans et des vieillards, ce qui me fit présumer que les *Iroquois*, instruits de notre projet de descente, avaient pris leurs précautions,

et que les guerriers de l'habitation où j'étais, étaient allés se réunir aux autres pour faire tête à nos troupes.

Je soupçonnais aussi que les *Iroquois* qui nous avaient surpris, n'étaient venus dans le bois que pour épier nos démarches et s'instruire de l'état et des forces de notre corps de réserve. Toutes ces présomptions n'étaient que trop fondées, comme je l'appris dans la suite. Cependant, après avoir été quelque temps en butte aux outrages et à la risée de cette horde de sauvages, on nous fit entrer dans une des cabanes les plus apparentes, et là, on nous jeta sur de la paille. Nous restâmes pendant deux jours dans cette prison; nos liens nous gênaient beaucoup; nous n'avions pour toute nourriture qu'un peu de patates qu'on nous apportait une fois le jour avec de l'eau. Comme nous n'avions point l'usage de nos mains,

nous étions obligés de nous traîner jusqu'au pot et de manger comme les bêtes.

Il est des situations par lesquelles il faut passer pour juger jusqu'à quel point l'âme peut éprouver le sentiment de la douleur. Nous nous trouvions, mon compagnon et moi, dans une de ces situations; nos maux présens étaient encore aggravés par l'idée poignante du sort qui nous était réservé; il ne nous restait pas même la consolation de nous rassurer l'un l'autre : deux hommes qui éprouvent les mêmes revers, peuvent adoucir réciproquement leurs peines en les partageant, tant que la vaste carrière de l'espérance ne leur est pas fermée; mais lorsqu'on a perdu tout espoir, que la mesure des maux est à son comble, alors deux malheureux dans cet état sont plutôt à charge qu'utiles l'un à l'autre ; leur âme anéantie sous le poids

de l'infortune, n'est plus capable d'aucun sentiment affectueux; ils tombent dans un sombre désespoir, qui tient continuellement leur esprit fixé sur eux-mêmes, et les rend insensibles à tout ce qui est étranger à leurs peines.

Tel était mon état, tel était surtout celui de mon compagnon qui plus faible ou plus sensible que moi, paraissait plus accablé; il ne cessait de pousser de longs gémissemens et de se plaindre de son sort. Pour moi, je sus à la fin *m'armer de patience et me résigner.*

QUATRIEME TABLEAU.

LA DÉLIVRANCE.

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même.

Le troisième jour de notre captivité, nous entendîmes un grand bruit dans l'habitation ; je présumai que c'étaient les guerriers qui revenaient à leurs foyers, et je m'imaginai qu'ils ne tarderaient pas à nous immoler. En effet, quelques heures après, six Iroquois entrèrent dans l'écurie; ils nous saisirent et nous portèrent dans une espèce d'enceinte, où étaient rassemblés trois à quatre cents guerriers, qui formaient un cercle au milieu duquel était leur chef. Dès que nous parûmes, il se fit un grand silence; nos conduc-

teurs nous déposèrent aux pieds du chef ; celui-ci commença à nous dire, en mauvais anglais, de nous préparer à la mort, que nous allions être brûlés à petit feu, selon l'usage des *Iroquois* envers leurs prisonniers de guerre.

Surpris d'entendre parler à ce sauvage une langue dans laquelle je m'exprimais assez bien, je conçus l'espoir de le toucher et de l'engager à nous faire grâce de la vie. Je commençai donc à lui représenter l'injustice d'un procédé aussi cruel envers des hommes qui, n'étant plus à craindre, ne devaient plus exciter que de la compassion ; enfin, je ne négligeai aucun des moyens propres à émouvoir *l'Iroquois* ; mais je ne connaissais pas encore toute la férocité de cette nation : leur âme impassible est sourde à la voix de la pitié ; ils voient périr un malheureux dans les tourmens, avec autant de sang-froid qu'ils supportent

eux-mêmes les douleurs les plus inouïes. Le vieux sauvage, loin d'être ému par mes larmes et mes supplications, me repoussa avec le pied, et jetant sur moi un regard terrible: "Quoi, lâ-
"che," me dit-il, "tu crains la mort!
"Eh bien, ma vengeance n'en sera que
"plus douce, on inventera pour toi
"un nouveau supplice; je dois ce
"sacrifice à ceux de nos frères qui
"viennent de mourir glorieusement
"les armes à la main; je le dois à mon
"fils; ce fils, objet de mes plus tendres
"affections a été blessé mortellement
"dans le combat; il touche à sa der-
"nière heure; c'est toi, ce sont tes
"compatriotes qui serez cause de sa
"mort, et tu oses me demander la
"vie!..."

Les dernières paroles de *l'Iroquois* me frappèrent; il me vint encore une idée que mon esprit saisit avec avidité, et

un rayon d'espérance commença à luire aussitôt au fond de mon cœur :—" Tu te " trompes ," répondis-je au vieux sauvage, "si tu crois que je redoute la mort ; " je la verrai au contraire arriver de " sang-froid, au moment où il faudra la " recevoir; mais il est permis à tout hom- " me d'aimer la vie : l'ETRE-SUPRÊME " qui nous l'a donnée peut nous l'ôter " lorsqu'il le veut ; mais il nous défend " d'y attenter, et c'est être homicide de " soi-même que de courir à la mort " et de la recevoir avec cette joie que " témoignent tes compatriotes. Crois- " moi, c'est plutôt une fausse bra- " voure de chanter dans les tourmens " qu'une véritable fermeté; la douleur " est toujours un sentiment pénible à " l'homme ; il est dans la nature de " chercher à s'y soustraire : ne me trai- " te donc point de lâche, c'est le plus " grand affront que tu puisses faire à

" un Français. Tu connais les nations po-
" licées, puisque tu parles anglais; dis-
" moi, massacrent-elles leurs prison-
" niers? Les font-elles périr dans des
" tourmens qui révoltent l'humanité?
" Elles connaissent mieux les devoirs
" de l'homme: il faut être brave dans
" le combat, et généreux après la vic-
" toire! Peux-tu t'imaginer que le grand
" *Orontojo* (1) voie avec plaisir ces sa-
" crifices que vous faites de victimes
" humaines: s'il ordonne ces massacres,
" il n'est pas Dieu; le mien, au con-
" traire, m'enjoint de pardonner à ce-
" lui qui m'opprime, et surtout DE NE
" PAS FAIRE A AUTRUI CE QUE JE NE
" VOUDRAIS PAS QU'ON ME FÎT A MOI-
" MÊME; au moment où ta vengeance
" me prépare une mort cruelle, il

(1) Divinité des *Iroquois*; aujourd'hui la bénigne influence des missionnaires a rendu ces peuples plus éclairés et mieux civilisés.

“ m’inspire un vif intérêt pour ton
“ fils: mon occupation est de veiller à
“ la santé des hommes; si tu peux
“ avoir quelque confiance en moi, per-
“ mets que je donne quelques soins à
“ ce fils chéri, peut-être ses blessures
“ ne sont-elles pas mortelles, peut-être
“ ne lui manque-t-il qu’une main se-
“ courable pour être rendu aux siens
“ et à sa patrie.” —

A ces mots le visage sombre et farouche du vieux sauvage se dérida; il prit un air plus serein. — “ Est-il bien
“ vrai,” me dit-il avec vivacité, “ que
“ tu es doué de cet art si utile aux hu-
“ mains, et que les Européens possèdent à
“ un degré si éminent.” — “ Ne crains
“ pas de m’en croire,” lui répliquai-je,
“ j’ai toujours détesté le mensonge, et
“ pour peu qu’il y ait encore d’espoir, je
“ m’engage à te rendre ton fils; si ce que
“ j’avance ne se vérifie pas, ta vengeance

“ ne sera que différée.” — “ Ah!” reprit *l'Iroquois*, “ si tu parviens à “ sauver mon fils, compte non-seule- “ ment sur la vie, mais encore sur “ les plus grandes preuves de ma re- “ connaissance.” — Alors le chef instruisit l'assemblée de ce que je lui avais dit et de l'espoir que je venais de lui donner. Les Iroquois répondirent par un cri de joie, et aussitôt, deux de ces sauvages s'approchèrent, et s'empressèrent de m'ôter mes liens; je priai le chef d'accorder la même grâce à mon compagnon, sous prétexte que j'avais besoin de son secours pour mes opérations; le sauvage y consentit.

Sinclair (c'était le nom de mon compagnon d'infortune), voyant qu'on le déliait, crut un moment qu'on allait le mener au supplice; il se mit à pousser des cris lamentables; je me hâtai de le désabuser, en l'instruisant de ce qui

s'était passé entre le chef et moi. Sa joie fut presque égale à l'abattement qui l'avait précédée; cependant, il s'en fallait encore de beaucoup que nous fussions hors de tout danger. J'ignorais dans quel état était le blessé; si nous ne réussissions pas à le sauver, il n'y avait pas à douter que nous n'éprouvassions le même sort que nous avions été sur le point de subir; mais lorsqu'au moment de périr d'une mort affreuse, sans la moindre probabilité d'y échapper, un hasard imprévu vient faire luire à vos yeux un rayon d'espérance, l'âme s'élance avec ardeur vers cette douce lueur; le désir la grossit à vos yeux, et quoiqu'on aît encore tout à craindre, il y a moins d'intervalle entre cet état et le bonheur, que du même état à celui par où l'on vient de passer. Toutes les gradations de l'es-

pérance ne sont rien en comparaison de la distance affreuse qui se trouve entre le plus petit rayon d'espoir et la privation absolue de ce sentiment. Le désespoir est le néant de l'âme ; c'est l'univers avant que la main de Dieu l'eût tiré du chaos.

CINQUIEME TABLEAU.

LE BLESSÉ.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

LA FONTAINE.

Dès qu'on nous eut ôté nos liens, on nous conduisit auprès du blessé; il était étendu sur une natte dans une chambre de la cabane. Trois femmes, dont l'une déjà âgée et les deux autres encore jeunes, étaient assisses près de lui, je vis aux soins qu'elles lui prodiguaient, que c'étaient sa mère et ses sœurs; il était sans connaissance, et les symptômes de la mort étaient déjà peints sur son visage. Je commençai par visiter ses plaies; le jeune sauvage avait reçu deux coups de feu: l'un, lui avait enlevé les chairs du côté

droit, au-dessous de l'estomac; l'autre, lui avait percé d'outre en outre la poitrine; il avait de plus un coup de baïonnette dans le bas-ventre: je remarquai avec plaisir qu'aucune de ces blessures n'était décidément mortelle, et que ce qui rendait plus dangereux l'état du blessé, c'était la perte considérable de sang qu'il avait faite et la maladresse de celui qui avait bandé ses blessures. J'avais heureusement sur moi une partie de mes instrumens de chirurgien, ainsi que des ligatures et quelques boîtes d'onguens. Après avoir bien lavé les plaies avec de l'eau-de-vie, et ôté le sang caillé, j'y mis un appareil; ensuite je fis avaler au malade quelques gouttes d'un élixir que j'avais. Le sauvage ne tarda pas à reprendre connaissance; mais il était trop affaibli pour pouvoir parler: sa mère et ses sœurs, étonnées du premier succès de mes

pérations, témoignèrent la plus vive joie, et me remercièrent dans leur langue de la manière la plus propre à m'encourager. Le vieux sauvage ne parut pas moins satisfait; je lui dis que je désirais rester auprès du malade, afin d'être à portée de lui donner tous mes soins, et, s'il arrivait quelque accident, de pouvoir promptement le secourir.

Osiko (c'était le nom du chef des *Iroquois*) approuva mon dessein; il fit aussitôt apporter plusieurs nattes, que nous plaçâmes près du lit du malade. Pendant la nuit, je renouvelai l'appareil; le blessé éprouva une nouvelle faiblesse, mais il en revint bientôt à l'aide des spiritueux. Le lendemain, il fut atteint d'une fièvre violente, à laquelle je m'attendais; mais vers le soir elle redoubla à un tel point, que je commençai à désespérer de pouvoir le sau-

ver. Cependant, je ne fis rien remarquer de mes craintes, et redoublai de soins. J'espérais beaucoup de la jeunesse et de la vigueur du jeune sauvage: dans un homme robuste toutes les crises sont violentes; mais si la force de ses organes rend les crises plus allarmantes, la nature lui a donné aussi plus de moyens pour y résister; plus l'état de l'homme est rapproché de la nature, plus il a de vigueur et d'énergie. La continuité et la violence des exercices auxquels il se livre, endurcit son corps à la fatigue, comme la liberté dont il jouit, donne à son âme cette trempe forte qui la fait résister à la douleur. Le Sauvage est celui qui a le moins dégénéré de cette constitution primitive de l'homme qui prolongeait autrefois sa vie au-delà de plusieurs siècles.

J'en fis l'heureuse expérience sur

Tarbeck (ainsi s'appelait le jeune *Iroquois*). Dès le troisième jour du traitement, une partie des accidens auxquels aurait succombé un Européen, se dissipèrent, et au bout de huit jours, il fut entièrement hors de danger. Vous concevez, mes enfans, quelle fut ma joie et celle de mon ami Sinclair. Lorsque nous eûmes acquis cette certitude, j'en informai le vieux sauvage; il me sauta au coup en me jurant qu'il n'oublirait jamais un service aussi éminent.

La reconnaissance est de tous les pays et de tous les temps. "Dès ce moment," me dit *Osiko*, "tu cesses d'être mon "ennemi et je te reçois au nombre de "mes amis." Au même instant, il me présenta le calumet (1) qu'il fumait;

(1) C'est une pipe des sauvages américains. Cette pipe a le tuyau fort long; elle est couverte de différens ornemens, de figures d'hommes, ou peinte de plusieurs couleurs. Il y a le *calumet de paix*

comme je savais que c'était la plus grande preuve d'amitié qu'un sauvage pût donner, je le pris et y fumai un moment; le chef en fit autant envers mon compagnon. Le même jour, plusieurs des principaux *Iroquois* vinrent s'informer de l'état de *Tarbeck*. *Osiko* leur ayant appris qu'il nous avait fait fumer dans son calumet, ces sauvages nous témoignèrent qu'ils étaient charmés que nous fussions devenus leurs amis.

et le *calumet de guerre.* Celui-ci est rouge, l'autre est orné de plumes blanches. En signe de réconciliation, les chefs des nations ennemies fument dans le même calumet de paix.

SIXIEME TABLEAU.

LA CONVALESCENCE.

Espérer, c'est jouir.

DE SAINT-LAMBERT.

Quoique l'état de *Tarbeck* approchât de la convalescence, je résolus de lui continuer tous mes soins jusqu'à sa parfaite guérison, de peur qu'il n'éprouvât une rechute ; ce que j'aurais eu tout lieu de craindre, si je l'avais quitté d'un instant, et que je n'eusse pas modéré l'ardeur imprudente de sa mère et de ses sœurs, qui voulaient à chaque instant lui donner à manger, croyant par-là réparer plus vite la perte de ses forces. Ces sauvages ignoraient qu'il faut traiter différemment l'homme malade et l'homme en santé; qu'une

nourriture abondante, qui est un soutien nécessaire à celui-ci, nuit presque toujours au premier, et que la nature doit se réparer d'une manière graduelle et presque insensible; aussi j'eus l'attention de ménager l'estomac du convalescent et de ne lui faire prendre qu'une petite quantité d'alimens substantiels, dont j'augmentai insensiblement la dose.

Jusqu'au moment où *Tarbeck* fut entièrement hors de danger, à peine avais-je pu jeter les yeux autour de moi; je n'étais occupé que d'un seul objet, celui de sauver ma vie en sauvant celle du jeune sauvage. La crainte absorbait tout autre sentiment; mais lorsque la tranquillité fut revenue dans mon cœur, et qu'*Osiko* m'eut confirmé sa promesse, par l'engagement le plus sacré pour un sauvage, mes idées commencèrent à s'étendre, et mon esprit reprit peu-à-peu

sa direction ordinaire. L'homme qui peut encore se livrer à l'espérance, n'est pas entièrement malheureux quelques revers qu'il éprouve d'ailleurs ; s'il n'est point satisfait du présent, il se nourrit des prévisions de l'avenir ; son imagination ardente se promène avec complaisance sur tout ce qui peut flatter son amour-propre, et les plus agréables fictions ont pour son âme prévenue le même prix que la réalité.

Pendant tout le temps de la convalescence de *Tarbeck*, je fus la plus grande partie de la journée avec sa bonne mère; elle ne quittait point la chambre du malade, sous prétexte que ses soins lui étaient nécessaires; mais c'était bien plus encore la tendresse maternelle qui la rendait si assidue auprès de son fils. Cette femme avait les traits fins et déliés, un air de santé brillait sur son visage ; ses yeux annonçaient la can-

deur et la sérénité de son âme ; une expression de douceur, répandue sur toute sa figure, formait l'opposition la plus agréable avec l'air farouche et souvent féroce de ceux au milieu desquels elle était née. Enfin, c'était un diamant jeté au milieu d'un assemblage de pierres brutes et informes. *Tarbeck* ressemblait beaucoup à sa mère ; il n'avait point cet air de férocité qui caractérise sa nation ; souvent il me témoignait combien il était sensible à mes soins, d'une manière qui me donna l'idée la plus favorable de son caractère.

Mon amitié pour celui qui allait devenir l'auteur de ma liberté, était si vive, que je ne vis approcher qu'avec une espèce d'effroi le moment du parfait rétablissement de *Tarbeck* ; je ne doutais point qu'*Osiko*, fidèle à sa promesse, ne me rendît la liberté, et

l'idée d'être séparé de celui que j'avais rappelé à la vie, affligeait vivement mon cœur. Tel est aussi l'effet de la puissance du temps sur les lieux : l'homme, sans cesse en contradiction avec lui-même, aime souvent ce qu'il ne paraît pas même désirer, et ce qui faisait l'objet de ses désirs les plus ardens, lui devient indifférent et souvent même à charge.

SEPTIEME TABLEAU.

LA GUÉRISON.

Promettre, c'est donner.

J. Delille.

Le jour que *Tarbeck* quitta le lit, son père le conduisit dans la place d'assemblée des Iroquois: tous les guerriers de l'habitation y étaient réunis. *Osiko* nous avait ordonné, à Sinclair et à moi, de le suivre. Dès que *Tarbeck* parut, tous les assistans témoignèrent par de grands cris le plaisir qu'ils avaient de le voir. Lorsque celui-ci eut répondu aux démonstrations de ses compatriotes, son père nous présenta à l'assemblée, et je compris par ses gestes qu'il faisait notre éloge. Les *Iroquois* accueillirent son discours par de nouvelles acclama-

tions ; plusieurs d'entre eux s'avancèrent vers nous, et nous firent toutes sortes de caresses à leur manière ; ensuite *Osiko* me dit en anglais : " Je
" t'ai amené ici, ainsi que ton ami, pour
" recevoir les remercîmens de tous ces
" guerriers ; tu leur as rendu un brave
" compagnon d'armes, et à moi un fils
" chéri ; tu es à présent notre ami, nous
" avons fumé dans le même calumet.
" Si tu veux rester parmi nous, tu de-
" viendras notre frère, et les secours
" que ton art nous prêtera seront un
" nouveau lien qui nous attachera de
" plus en plus à toi ; tu partageras nos
" travaux et nos plaisirs ; tu te choisiras
" une femme parmi notre jeunesse, et
" ta race augmentera le nombre des
" guerriers de cette habitation ; mais
" si tu préfères de retourner dans ta
" patrie, tu n'as qu'à parler ; on t'en
" facilitera les moyens, et tu iras ap-

“ prendre aux tiens que si les *Iroquois* “ sont terribles envers leurs ennemis, “ ils sont reconnaissans envers leurs “ bienfaiteurs, et qu'ils savent mettre “ autant d'énergie dans leur amitié que “ dans leur haine.”

Quoique la fidélité avec laquelle *Osiko* tenait sa parole, et les témoignages d'amitié que je recevais de la part des *Iroquois*, me causassent de la joie; cependant, le discours du vieux sauvage me jeta dans une assez grande perpléxité, et je fus quelque temps sans pouvoir y répondre.

J'étais bien éloigné de vouloir me fixer parmi un peuple dont les mœurs et les usages étaient si différens de ceux de ma nation; mais l'amitié me retenait auprès de *Tarbeck*, je ne pouvais me résoudre à me séparer sitôt de cet aimable jeune homme. J'aimais le voir, l'entendre; il était mon ou-

vrage, et je crois proprement que c'était là le point qui flattait si fort mon petit amour-propre; je justifiais ce proverbe: *Dans le pays des aveugles les borgnes sont rois.* — Dans mon embarras, je résolus de prendre un parti mitoyen: je répondis à *Osiko*, que j'étais sensible autant que je le devais aux preuves d'affection qu'il me donnait dans ce moment; que je serais sans doute flatté de profiter de ses offres généreuses, et d'être reçu au sein d'une nation si brave et si guerrière. "Mais," ajoutai-je, "tu sais combien l'homme est "attaché à sa patrie, et combien il "lui en coûte d'adopter un genre de "vie et des mœurs auxquelles il n'est "point accoutumé. Souffre donc que "je reste encore quelque temps dans "cette habitation; peut-être y prendrai-"je du goût pour les usages de ta na-"tion; mais si je ne puis me plaire

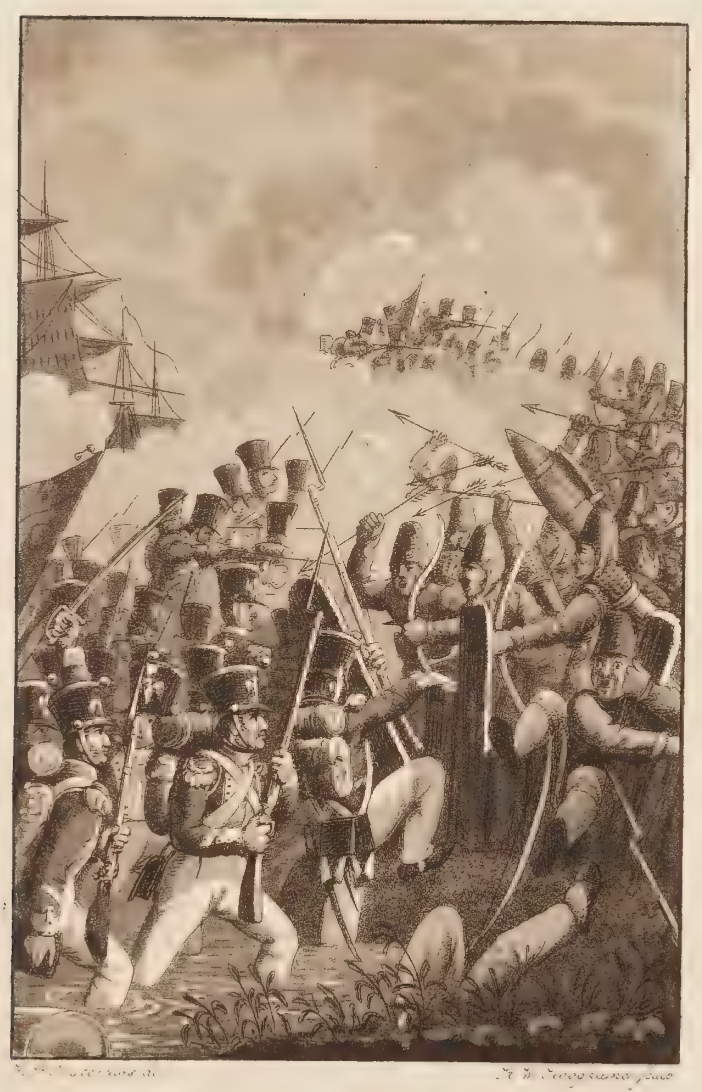
" dans ce nouvel état, promets-moi de " me rendre à mes compatriotes dès " que je t'en requerrai." *Osiko* parut satisfait de ma réponse, et, après m'avoir assuré que je serais libre de rester ou de retourner parmi les miens, il instruisit l'assemblée de ma résolution. Les *Iroquois* l'approuvèrent par les mêmes cris dont ils m'avaient déjà régalé. . . . .

De retour à la cabane, *Osiko* annonça à sa femme et à ses filles l'épreuve que j'avais l'intention de faire; à cette nouvelle, la joie éclata au milieu de de la famille; je lus de nouveau dans les yeux de *Tarbeck* qu'il me tenait bon compte d'un sacrifice auquel il voyait que je ne m'étais décidé que pour lui seul. Je crus, par amour pour la vérité, ne pas devoir cacher à Sinclair que le chef des sauvages nous avait rendu une entière liberté. Comme ce jeune

homme n'avait point d'*Iroquois* qu'il aimât, il ne devait naturellement pas approuver que, pour l'intérêt de mon amitié, je le retinsse plus long-temps chez une nation qui lui inspirait de l'aversion. J'aurais donc pu lui épargner la peine d'un sacrifice qui devait lui coûter beaucoup, en disant à ce compagnon que l'amitié du vieux sauvage pour nous, lui faisant désirer de nous fixer auprès de lui, il avait exigé que nous restassions encore un certain laps de temps dans l'habitation, avec promesse de nous faire reconduire au Canada, si nous ne pouvions nous accoutumer aux mœurs iroquoises; mais un pareil subterfuge, aux dépens de la vérité, était trop au-dessous d'un ennemi du *mensonge*. Quoi qu'il en soit, je fis part à Sinclair de ma résolution, et l'assurai de repartir avec lui, dès qu'il se sentirait malheureux. J'avais

appris de bonne heure qu'il ne faut jamais attenter aux droits d'autrui, et que c'est se montrer bien méchant que de vouloir fonder son bonheur sur le malheur des autres.

Nous voilà donc transplantés au milieu des *Iroquois*, vivant comme eux et nous livrant aux mêmes occupations. *Osiko* nous avait donné une cabane voisine de la sienne; nous l'accompagnions quelquefois à la chasse et à la pêche; mais si nous avions pris le genre de vie des Iroquois, nous n'en avions ni la force ni la souplesse; nos corps n'étaient pas faits à des exercices si violens, et ce qui était pour les sauvages une espèce de partie de plaisir, n'était pour nous qu'une fatigue accablante. Aussi, lorsque *Osiko* et son fils sortaient pour la chasse, nous restions souvent, sous quelque excuse plausible, à la cabane.



Voilà ce que je crus pouvoir démêler... Pag.70.

HUITIEME TABLEAU.

L'ÉTRANGER.

> De toutes les qualités de l'âme, la plus éminente est la sagesse, la plus utile est la prudence.
>
> BARTHÉLEMY.

Il y avait près de trois mois que nous étions chez les *Iroquois*, lorsqu'un jour *Osiko* rentra dans la cabane en tenant par la main un jeune guerrier; il le présenta à sa femme et à ses filles, en leur disant que c'était le fils d'un de ses anciens amis, chef d'une habitation éloignée; qu'ils s'étaient rencontrés à la chasse, et qu'il l'avait engagé à venir passer quelques jours dans sa cabane. Chacun s'empressa de faire bon accueil à ce nouvel hôte. Le jeune

Iroquois parut étonné de voir deux Européens au milieu de la famille d'*Osiko*. Ce dernier l'instruisit de l'obligation qu'il nous avait et de l'épreuve que nous avions résolu de faire. Ce que *Osiko* dit au fils de son ami ne parut pas faire beaucoup d'impression sur lui ; il nous jeta quelques regards dédaigneux, en commençant à apostropher notre nation; il se vanta d'avoir fait mordre la poussière à plusieurs Français, lors de la descente qu'ils avaient faite sur le territoire des *Iroquois*. Je ne crus pas devoir relever ce propos ; je savais trop que rien n'est plus ridicule que la louange de soi-même, et qu'il est dangereux de défendre sa nation au milieu de celle qui la dénigre, surtout parmi un peuple dont la moindre chose est capable de réveiller la férocité. D'ailleurs le visage du jeune *Iroquois* portait une empreinte mar-

quée de ce caractère national; la dureté de ses traits, son air sombre et farouche peignaient assez son âme: il était d'une haute stature, ses membres gros et musculeux annonçaient une force herculéenne. Je ne jugeai donc pas à propos de réfuter un aussi terrible adversaire; je témoignai seulement que je désirais savoir comment les choses s'étaient passées. Alors *Osiko* prit la parole et m'apprit les détails suivans :

Les *Iroquois* avaient été informés de notre projet, et avaient pris en conséquence toutes leurs précautions; ils avaient déserté les habitations disséminées le long du lac, et s'étaient retirés dans des endroits coupés de collines et de ravins où ils s'étaient mis en embuscade, tandis qu'un détachement des leurs, devait faire un détour et s'avancer à travers les bois qui bordaient le ri-

vage pour surprendre le corps de réserve et couper la retraite au corps principal. Nos troupes étonnées de trouver les premières habitations abandonnées, soupçonnèrent que les ennemis avaient eu vent de leur arrivée. Cette supposition ralentit un peu leur ardeur; cependant, après avoir mis le feu à ces habitations, nos braves continuèrent de s'avancer à travers les terres. Le commandant de l'expédition, craignant quelque surprise, ne s'engagea dans les montagnes qu'avec les plus grandes précautions; il ne tarda pas d'être assailli par les *Iroquois* embusqués, qui fondirent sur lui avec la plus grande impétuosité; mais comme ces sauvages combattent sans ordre, qu'ils n'ont aucune connaissance de la tactique et des évolutions militaires, ils ne purent parvenir à cerner nos troupes; il n'y eut qu'une petite partie de l'avant-garde

qu'ils parvinrent à couper et qui eut à souffrir de leurs coups. Mais les nôtres s'en vengèrent et reprirent bientôt le dessus; cependant, comme le nombre des ennemis augmentait d'un moment à l'autre, et qu'ils renouvelaient à chaque instant l'attaque avec une fureur sans égale, le commandant jugea à propos de faire retraite, et il regagna en bon ordre le rivage. Il était temps qu'il arrivât, car le corps de réserve était près de succomber sous les efforts d'un nombre considérable d'*Iroquois*; heureusement que les bâtimens qui étaient à l'ancre, avaient pu s'approcher assez près du rivage pour défendre de leur feu l'élite de nos cohortes. Nos troupes n'eurent pas de peine à dissiper cet essaim de barbares, et elles se rembarquèrent après avoir rempli en partie le but de cette expédition.

Voilà ce que je crus pouvoir démêler de plus vraisemblable à travers le récit qu'*Osiko* me fit d'une manière qui était toute à l'avantage de sa nation.

NEUVIEME TABLEAU.

LES PROJETS.

> **L'homme constant dans ses projets peut exécuter des prodiges.**
>
> **Boiste.**

Depuis long-temps Sinclair me témoignait combien il était las de rester parmi les *Iroquois*, et il me pressait sans cesse d'insister auprès d'*Osiko* pour qu'il nous fournît les moyens de retourner au Canada. Comme j'étais l'esclave de ma parole, je m'empressai de m'ouvrir au chef des sauvages, et lui fis part de la résolution que nous avions prise; mais le retard que cet *Iroquois* mettait à effectuer sa promesse nous ayant inspiré de la défiance, nous résolûmes de nous procurer nous-mêmes cette liberté après laquelle

on nous faisait tant soupirer. Sinclair m'assura que rien n'était plus aisé, qu'il ne s'agissait que de gagner le rivage où il y avait toujours des canots amarrés; qu'avec un de ces canots nous pouvions nous engager sur le lac et le traverser dans sa partie la plus étroite; que nous serions déjà assez éloignés lorsqu'on découvrirait notre fuite, pour qu'on ne pût nous atteindre si l'on tentait de nous poursuivre. J'accueillis avec transport l'idée de Sinclair; je lui fis part ensuite du dessein que j'avais de préparer mon ami *Tarbeck* à notre séparation prochaine, sans cependant prévenir ce dernier de quelle manière elle aurait lieu. Mon compagnon voulut d'abord m'en détourner, en me représentant que cette confidence augmenterait beaucoup le danger; mais lorsque je lui eus dit avec quelle circonspection je comptais m'y

prendre, et combien il m'en coûterait de me séparer de cet ami, Sinclair me répondit qu'il m'avait trop d'obligations pour ne pas consentir à tout ce que je désirais. Nous résolûmes ensuite de profiter de la première occasion pour mettre notre projet à exécution, et pour prendre toutes les mesures et les précautions les plus propres à en assurer le succès.

Le lendemain, nous témoignâmes, Sinclair et moi, le désir de faire une partie de pêche sur le lac. *Tarbeck*, et quelques autres *Iroquois* nous accompagnèrent; j'ai déjà dit que ce jeune sauvage ressemblait beaucoup à sa mère; il avait même une partie de sa douceur. Cet intéressant ami ne négligeait aucune occasion de me donner des preuves de son attachement et de sa reconnaissance pour le service que je lui avais rendu. Chemin faisant, il me

témoigna combien il serait charmé que je me fixasse parmi les siens. « J'ai « pour toi, » me disait-il, « l'amitié la « plus tendre, et je sacrifierais ma vie « pour ton bonheur; ce ne serait que « te rendre ce que tu m'as donné. « Unis-toi à ma sœur aînée; si tu veux « devenir mon frère, je te promets « d'en faire ton épouse; je saurai bien « engager mon père à t'accorder sa « main. Parle, consens-tu à ne jamais « abandonner *Tarbeck?* »

Le discours du frère de *Ziska* (c'était le nom de la fille aînée d'*Osiko*) me jeta dans un assez grand embarras; son amitié pour moi me touchait, et il m'en coûtait d'être obligé de feindre avec lui; mais le prix auquel il mettait la possession de sa sœur était trop grand, pour que je ne m'en tinsse pas à un projet qui conciliait si heureusement les différens intérêts qui te-

naient le plus immédiatement à mon cœur. En épousant *Ziska*, c'était me lier à une nation qui ne m'inspirait que de l'horreur; c'était m'astreindre à ne plus revoir ma patrie, et quoique j'aimasse tendrement *Tarbeck*, jamais je n'aurais pu me résoudre à un pareil sacrifice. Comment aurais-je pu d'ailleurs, en m'alliant aux *Iroquois*, devenir leur frère et le complice de leur barbarie? En outre, ils sont les ennemis de ma nation, pourrais-je porter les armes contre mes concitoyens?.... Je me contentai donc de dire à *Tarbeck* que j'étais très-sensible aux marques de bienveillance qu'il me donnait; que j'avais à la vérité la plus vive tendresse pour lui; mais que j'aimais ma patrie par-dessus tout; que jusqu'à ce moment; l'alliance de deux aussi grandes affections avait tenu mon âme dans une parfaite incertitude; mais que

je m'étais décidé à prendre une résolution finale, et que dans deux jours je lui donnerais une réponse décisive. " Fais tes réflexions", me répondit le jeune sauvage; " choisis le parti qui " obtiendra l'entière approbation de ton " cœur. Je serais fâché que ton amitié pour moi t'empêchât d'être heureux."

Après avoir fait une pêche des plus abondantes, nous revînmes sur le soir à l'habitation. Avant de nous éloigner du rivage, nous avions remarqué, Sinclair et moi, la baie où les canots étaient amarrés; j'en vis un surtout, moins grand que les autres, qui me parut propre à l'exécution de notre projet: nous arrêtâmes ainsi de ne le différer que jusqu'à la nuit suivante. Nous passâmes toute la journée du lendemain à faire en silence nos préparatifs; je rassemblai des provisions pour

plusieurs jours; Sinclair se munit aussi de deux fusils et d'une certaine quantité de poudre, et nous crûmes pouvoir dans cet état nous abandonner à la merci des flots.

DIXIEME TABLEAU.

L'ÉVASION.

> La liberté double la valeur et les forces de l'homme.
>
> DUMOURIEZ.

Dès que tout fut endormi dans l'habitation, nous sortîmes de notre cabane, et nous prîmes la route du rivage avec les plus grandes précautions. Sinclair volait plutôt qu'il ne marchait; je le suivais à peine, regardant toujours derrière moi: la vie sauvage, cette habitude constante des exercices du corps, influe naturellement sur le physique de l'homme, elle donne même tant de vigueur et de souplesse à ses membres, qu'une femme surpasserait à la course des hommes élevés dans la mollesse de la vie policée.

“ Allons, mon cher Gérard,” me dit Sinclair avec bonté : “ armons-nous de “ courage, et hâtons-nous de fuir ; “ l’homme n’est grand qu’autant qu’il “ sait surmonter le danger.” —Je ne répondis à mon compagnon qu’en lui serrant la main, et nous nous éloignâmes précipitamment.

Nous n’eûmes pas plus tôt atteint le bord du lac, que nous mîmes le canot à flot, et après y avoir transporté nos provisions et nos armes, nous commençâmes à ramer avec vigueur. Nous longeâmes pendant quelque temps le rivage pour gagner le canal qui sépare le lac *Ontario* du lac *Érié* (1); notre

(1) Le lac *Érié*, de 600 lieues carrées, et le lac *Ontario*, de 580, sont joints par le *Niagara*, où l’on voit la fameuse cataracte, haute de 144 pieds et large 1200 pieds. Cette chute est accompagnée d’un fracas terrible qui se fait entendre à la distance de plusieurs lieues.

dessein était d'aborder à la péninsule qui s'avance entre ces deux lacs et le lac *Huron* (1). Nous étions déjà au milieu de ce canal et le jour commençait à poindre, lorsque nous aperçûmes deux canots qui s'avançaient sur nous avec une vîtesse incroyable. Cette apparition subite fit sur nous un tel effet, que nos bras s'arrêtèrent simultanément, et qu'ils se trouvèrent tout à coup comme paralysés. Je ne doutai plus que notre fuite n'eût été découverte, et que nous ne fussions poursuivis: *Dieu tout-puissant!* m'écriai-je avec un sentiment profond de détresse, *prends pitié de deux malheureux qui t'invoquent; daigne les délivrer du danger qui les menace, et ils t'en glorifieront.*

(1) Parmi les lacs Canadiens, on distingue encore le lac *Huron* auquel on donne 760 lieues carrées.

L'effroi de Sinclair était pour le moins égal au mien; cependant, revenu de ma frayeur, je sentis bientôt renaître un nouveau courage, puis montrant une fermeté héroïque, j'exhortai mon compagnon, par mes paroles et mon exemple, à redoubler d'efforts pour nous soustraire à ceux qui nous poursuivaient; son intérêt s'accordait trop avec ce conseil pour qu'il pût balancer à le suivre; nous recommençâmes donc à ramer avec une force que la crainte du danger augmentait. Malgré tous nos efforts, les deux canots continuaient à s'avancer sur nous; comme les *Iroquois* étaient en plus grand nombre, qu'ils étaient plus adroits et plus vigoureux que nous, nous avions tout à craindre qu'ils ne nous atteignissent avant que nous eussions pu gagner la péninsule; en effet, les sauvages prirent insensiblement une telle

avance sur nous, que bientôt ils ne furent plus qu'à une portée de fusil, et je vis distinctement au milieu d'eux, le féroce *Osiko*. C'en était fait de nous, si nous eussions eu un plus long espace à parcourir; mais la vue du rivage, dont nous n'étions plus éloignés que d'un quart de lieue, nous redonna un nouveau courage, et rassemblant tout ce qui nous restait de forces, nous parvînmes enfin à prendre terre. Aussitôt nous nous jetons hors du canot, et abandonnant nos armes et nos provisions, nous précipitons notre fuite, dirigeant nos pas vers un bois situé à quelque distance du rivage.

Les *Iroquois* abordèrent presque en même temps que nous; ils ne balancèrent pas à se mettre à notre poursuite, et ils nous auraient infailliblement atteints, si, par le plus heureux des hasards, une troupe de sauvages, que

je reconnus pour des *Hurons*, ne fût sortie tout à coup de derrière un monticule situé entre le bois et le rivage. Comme cette nation était notre alliée, je ne doutais point qu'ils ne nous donnassent du secours. Courir vers eux, me jeter à leurs pieds, leur faire entendre que j'étais Français, ne fut pour moi que l'affaire d'un instant; mais je n'avais pas besoin d'exciter leur pitié pour les engager à prendre notre défense; leur haine pour les *Iroquois* était un motif plus que suffisant pour les y porter. Ils n'eurent pas plutôt aperçu ces derniers que poussant un cri de joie, ils fondirent sur eux: les *Iroquois* étonnés d'une rencontre aussi imprévue, s'arrêtèrent d'abord et parurent quelques momens irrésolus: plusieurs commençaient à rebrousser chemin, lorsque ranimés par les discours d'*Osiko*, ils firent volte-face et attendirent les *Hurons* de pied ferme.

ONZIEME TABLEAU.

LE COMBAT.

Où la colère a semé, c'est le repentir qui recueille.

MANZONI.

Le combat ne tarda pas à s'engager ; il fut terrible. Ces peuples se battent avec un acharnement sans égal; comme ils savent qu'ils n'ont point de quartier à espérer, c'est pour eux une loi inviolable que de vaincre ou de mourir. Nous restâmes quelque temps, Sinclair et moi, cachés derrière deux gros arbres; étant sans armes, nous ne pouvions seconder nos braves défenseurs, et nous nous contentions de faire des vœux pour eux. Quoique les *Hurons* fussent en beaucoup plus grand nom-

bre que leurs ennemis, cependant la force et le courage d'*Osiko* balança long-temps cet avantage. Ce terrible sauvage se battait comme un lion; aucun des *Hurons* qu'il attaquait ne pouvait lui résister; enfin, voyant que tout cédait aux efforts d'*Osiko*, et que sa valeur allait décider la victoire en faveur des *Iroquois*, je résolus de tout risquer; j'invitai Sinclair à me seconder, et lui dis de ne point se séparer de moi; afin d'opposer nos forces réunies à ceux d'entre les sauvages qui nous attaqueraient, nous nous avançâmes vers le champ de bataille, et nous armant de massues qui avaient appartenu à deux *Hurons* morts, nous nous jetâmes dans la mêlée; notre courage nous donnant une nouvelle vigueur, nous parvînmes à changer la face du combat: nous avions déjà repoussé plusieurs *Iroquois*, lorsque *Osiko* se ren-

contra sur notre passage; un tigre affamé ne se jette pas avec plus de furie sur sa proie que ne le fit ce fougueux *Iroquois* dès qu'il m'eût reconnu.—“ At-“ tends, perfide Européen,” me dit-il, “ je vais te payer de ta fuite clan-“ destine.” — En disant ces mots, il m'assène un coup de casse-tête avec une telle force que mon corps en eût été brisé s'il m'eût atteint; mais la fureur aveuglait *Osiko*, et l'arme glissa le long de mon habit sans me faire de mal. Je vis bien qu'il fallait plutôt user d'adresse que de force avec un pareil adversaire; je jetai ainsi mon casse-tête, et au moment où *Osiko* se préparait à me porter un second coup, je reculai légèrement de quelques pas, puis me précipitant sur lui avant qu'il eût pu relever son arme, je donnai de la tête entre ses deux jambes, et le renversai derrière moi.

Sinclair, voyant notre antagoniste par terre, ne lui donne pas le temps de se relever; à cette vue les *Hurons* poussèrent un cri de joie, et veulent même assouvir leur rage sur ce malheureux qui ne pouvait plus rien. Les *Iroquois* qui restaient, se voyant privés de leur plus brave guerrier, perdirent courage et prirent la fuite; nous ne voulûmes pas les poursuivre, trop contens de leur voir prendre un parti aussi sage.

Après ce succès les *Hurons* se rassemblèrent autour de nous; ils nous comblèrent de témoignages d'amitié et louèrent beaucoup notre courage, en me disant que c'était surtout à moi qu'ils étaient redevables de la victoire. Je cherchai à m'excuser, et remerciai de mon côté ces sauvages de l'appui qu'ils nous avaient prêté dans une circonstance aussi périlleuse. Nous ne dif-

férâmes pas non plus, Sinclair et moi, d'élever à l'Être Suprême nos actions de grâces pour le remercier d'avoir béni nos efforts d'une manière irrécusable. Ce fut dans un bosquet, en présence de la nature, que nous crûmes pouvoir nous livrer d'autant mieux à ce recueillement, si doux pour celui que la crainte de Dieu anime.

Nous allâmes ensuite, mon compagnon et moi, reprendre les provisions et les armes que nous avions laissées dans le canot; nous forçâmes les *Hurons* de les partager avec nous, et après avoir pris un peu de repos, dont nous avions grand besoin, nous nous remîmes en route avec nos libérateurs. Chemin faisant, un de *Hurons* m'apprit qu'ils étaient à la chasse depuis huit jours, que leur ardeur les avait emportés jusque sur les bords du lac *Ontario*, où ils ne venaient que très-rarement;

mais qu'ils s'applaudissaient d'avoir fait une si longue excursion, puisqu'elle leur avait donné l'occasion d'être utiles à deux de leurs amis.

DOUZIEME TABLEAU.

L'ENTREVUE.

Nul méchant n'est heureux.

JUVÉNAL.

Ce ne fut qu'après trois jours et demi d'une marche assez pénible à travers un pays entrecoupé de bois et de montagnes, que nous arrivâmes à la première habitation. Dès que les *Hurons* furent informés de notre arrivée, ils accoururent et nous témoignèrent par toutes les démonstrations qui leur sont propres, le plaisir qu'ils avaient de nous voir. On nous conduisit à la cabane du chef, qui nous fit le meilleur accueil, et nous traita avec toute la somptuosité que l'on peut attendre

de la part d'une nation sauvage, bornée au plus étroit nécessaire.

Je ne tardai pas de remarquer que les *Hurons*, quoique sauvages et vivant de la pêche et de la chasse comme les *Iroquois*, ont cependant les mœurs bien plus douces et le caractère bien moins féroce que ces derniers. Je cherchai à deviner la cause de cette différence entre deux tribus aussi voisines, et dont les usages et le genre de vie sont presque les mêmes; il me semblait que je ne pouvais la trouver que dans leur origine qui a dû être essentiellement différente. L'homme qui devint la souche de la nation *Iroquoise*, me dis-je à moi-même, était cruel et vindicatif; son caractère s'est perpétué dans ses descendans comme un vice qui est dans le sang se communique à tous les rejetons. Le premier père des *Hurons* était au contraire un homme doux

et bienfaisant et sa postérité lui ressemble. Ces deux hommes se sont établis sous la même latitude; l'ascendant du climat et du sol a forcé leurs descendans à adopter le même genre de vie; mais l'empreinte du caractère primitif est restée, et cette différence a été la source de leurs haines et de ces guerres fréquentes que les deux nations ont entre elles. Les *Hurons* brûlent à petit feu leurs prisonniers comme les *Iroquois ;* mais c'est un de ces derniers qui leur en a donné l'exemple, et ce procédé barbare, qui ne fut d'abord qu'une représaille, est devenu chez eux un usage; il ne leur inspire pas l'horreur qu'il devrait causer à des cœurs naturellement bons, parce qu'il n'est point de coutumes, quelque affreuses qu'elles soient, avec lesquelles l'habitude ne puisse se familiariser. Les peuples les plus policés

ne sont pas même exempts d'un pareil défaut : combien d'institutions contraires à l'humanité et aux premières lois de la nature, telle que la *traite des nègres* (1), *l'inquisition*, etc. sont souffertes ou approuvées parmi eux, et contre lesquelles personne ne réclame, parce que l'usage les a consacrées? Le préjugé et l'habitude ont donc souvent plus d'empire sur les hommes que la voix de la nature, et il n'est pas étonnant qu'une nation plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition ait des coutumes cruelles qui contrastent avec la douceur de ses mœurs. — Quelle précieuse leçon pour vous, mes chers en-

(1) Remarquons ici que la Hollande et plusieurs sages gouvernemens ont travaillé avec ardeur à abolir l'achat des nègres que font les Européens sur les côtes d'Afrique, pour les employer dans leurs colonies en qualité d'esclaves.

fans! Efforcez-vous ainsi de corriger de bonne heure les mauvaises habitudes que vous auriez pu contracter, car une fois enracinées elles ne se détruisent plus. —

TREIZIEME TABLEAU.

LES MISSIONNAIRES.

Le chrétien vertueux et de bonne foi est certainement un homme heureux.

BOISTE.

Après avoir passé quelques jours chez les *Hurons*, je témoignai au chef mon ardent désir de retourner parmi mes compatriotes : le sauvage s'empressa de me satisfaire; il rassembla une troupe de guerriers, sous l'escorte desquels nous nous mîmes en route. Le cinquième jour de notre départ, nous arrivâmes sans aucun accident au fort *Frontenac*. J'informai le commandant de tout ce qui nous était arrivé et du besoin que nous avions de ses secours; il nous les accorda avec la plus grande générosité.

Il y avait à *Frontenac* deux missionnaires occupés à catéchiser les sauvages qui habitaient dans les environs du fort; j'admirais avec quelle douceur, avec quelle patience, ces bons pères se prêtent à remplir d'aussi nobles fonctions. Leurs vrais fidèles, ces enfans de la nature, avaient une âme neuve qui se livrait aisément à toutes les impressions qu'on voulait y graver, et la morale pure de notre religion ne pouvait manquer d'y fructifier. On eût dit que la parole simple et sans faste de ces hommes zélés, *coulait doucement dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante.*

Il est bien moins aisé de changer l'opinion que de la faire naître; les préjugés et l'éducation de la vie policée donnent à l'âme un pli qu'il est bien difficile de détruire: c'est par cette raison qu'un sauvage qui ne connaît d'au-

tres lois que celles de la nature, pourra être bien plus facilement converti qu'un Européen déjà imbu d'opinions religieuses, et plié sous le joug des institutions sociales (1).

Au bout de quelques jours nous partîmes de *Frontenac* et nous nous rendîmes à *Québec*. Le lendemain de notre arrivée, nous allâmes, Sinclair et moi, nous présenter au Gouverneur, qui, si je ne me trompe, était une assez bonne connaissance de Jules et de Marie. . . .“ Oui, oui,” interrompirent aussitôt les enfans de M. *Victor*, “ c'était sans doute notre bon papa!” — Je racontai donc à son Excellence notre aven-

(1) Comme l'on rencontre quelquefois dans une *boîte d'optique* des choses qui ne sont pas toujours très-claires pour des enfans, nous invitons nos jeunes lecteurs de bien vouloir repasser sur ce treizième tableau, comme sur quelques autres, lorsqu'ils seront plus avancés en âge.

ture chez les *Iroquois*, de la même manière que je l'avais fait au Commandant de *Frontenac*; mon récit parut vivement l'intéresser; il nous donna, au nom du Roi, une gratification assez considérable; et comme le vaisseau sur lequel nous servions était parti depuis plusieurs jours pour une expédition, il nous offrit une place de chirurgien à l'hôpital militaire de *Québec*, et nous acceptâmes cette offre avec reconnaissance.

Le temps et l'éloignement n'avaient point effacé de mon cœur un père et une mère qui me seront toujours chers. Dès que je fus installé, je leur écrivis une longue lettre. J'attendis vainement pendant six mois une réponse; enfin, j'appris que le bâtiment qui était porteur de ma lettre, avait été pris par les Anglais. J'en écrivis aussitôt une seconde que je remis au

capitaine d'un vaisseau qui faisait partie d'une expédition marchande, que deux autres navires devaient escorter. Je n'eus pas à craindre par-là que cette nouvelle lettre eût le sort de la première.

QUATORZIEME TABLEAU.

LE DEUIL.

Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?

J. Delille.

Je passai près d'un an dans mon nouveau poste, sans que rien ne troubla la tranquillité dont je jouissais; chaque jour j'avais de nouveaux sujets de m'applaudir de l'amitié que j'éprouvais pour Sinclair. Ce jeune homme était l'ami le plus doux et le plus empressé: sa bonté, sa franchise était toujours la même; il n'avait d'autres sentimens que les miens; j'étais le centre où se rapportaient tous ses goûts, tous ses désirs, toutes ses affections. Nous avions été ensemble à l'école du malheur, comment ne pas nous aimer en

vivant ainsi, heureux l'un par l'autre, dans le sein d'une douce médiocrité ? Mais il était dit que ce bonheur ne devait pas durer long-temps, et ma sensibilité fut de nouveau mise à l'épreuve par l'événement qui pouvait l'affecter de la manière la plus vive.

Nous allions souvent nous promener, Sinclair et moi, dans les environs de la ville, qui étaient très-agréables. Un jour que nous étions à l'entrée d'un bois situé à près d'une lieue de *Québec*, je m'étais éloigné de quelques pas de mon ami pour cueillir des plantes vulnéraires, qui croissaient en abondance dans cet endroit; tout-à-coup, j'entends Sinclair pousser un cri aigu: j'accours, je vois un énorme serpent qui le poursuivait; éperdu, je vole à son secours, mais j'arrive trop tard: le terrible reptile l'avait atteint et mordu à plusieurs reprises au bras.

Je n'avais pour toute arme qu'un bâton; je me précipite sur le serpent: celui-ci me voyant approcher, quitte Sinclair, se replie et s'élance sur moi en poussant des sifflemens affreux; je l'évitai en me jetant sur le côté; ensuite, faisant jouer mon bâton avec force, je parvins à l'assommer. Cependant Sinclair était tombé évanoui sur l'herbe. Dès que j'eus abattu l'animal, je courus à mon ami, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à lui faire reprendre ses sens. J'étais dans un embarras mortel; le lieu où nous nous trouvions était éloigné de tout endroit fréquenté; je ne pouvais me résoudre à quitter mon compagnon pour aller chercher un secours qui n'aurait été que fort tardif; je savais d'ailleurs combien la morsure des serpens est dangereuse, quand on n'en prévient pas sur-le-champ les suites. Enfin, j'en-

gageai Sinclair à reprendre courage, je lui donnai le bras, et nous retournâmes à la ville le plus vîte qu'il nous fut possible. A peine étions-nous arrivés au logis, que les symptômes du venin se manifestèrent; le cou de Sinclair enfla prodigieusement; j'eus recours aux antidotes dont on fait usage en pareil cas; mais il était trop tard; le poison avait déjà gagné la masse du sang, et tous les remèdes que l'on pût administrer à mon ami furent inutiles. Bientôt il éprouva un assoupissement léthargique: une pâleur mortelle se répandit sur son visage, son pouls s'affaissa graduellement, une sueur froide le saisit, et il passa d'une manière presque insensible de la vie à la mort.

Je ne vous ferai point, mes amis, la peinture de l'état dans lequel cette perte me jeta; vous avez le cœur sensible et vous pouvez juger par vous-mêmes de la dou-

leur que je dus éprouver en perdant un ami que j'aimais si tendrement. Le séjour de *Québec* me devint insupportable, et je résolus de quitter une ville où tout me retraçait mon malheur. Je ne tardai pas à en trouver l'occasion. L'escadre sur laquelle j'avais servi, revint dans le port pour s'y réparer; je n'eus pas de peine à obtenir sur un des vaisseaux, le même emploi que j'y avais rempli précédemment.

Il y avait déjà quelques jours que je m'acquittais de mes nouvelles fonctions, lorsqu'il arriva dans le port un navire marchand, venant en droiture de *Saint-Malo* (1). J'eus un secret pressenti-

(1) *Saint-Malo*, ville forte et port sur la Manche. Elle a un arsenal pour la marine, des chantiers, des corderies et une école maritime. Ses habitans s'adonnent à la pêche, et entretiennent un commerce considérable avec l'étranger. Elle compte une population de 10,000 habitans.

ment que ce vaisseau m'apportait des nouvelles de ma famille, et je m'empressai de me rendre à son bord, afin de mieux m'en convaincre. Mon espoir ne fut point trompé; le capitaine me remit un paquet qui renfermait quelques lettres de mes plus proches parens. — Mon vénérable père me mandait entre autres, qu'il espérait que je profiterais du retour prochain de M. Victor, pour revenir au sein de ma famille, et ne plus m'en séparer. — *Ta bonne mère*, ajoutait le brave homme, *ne vit plus depuis qu'elle sait que tu as été parmi ces barbares, que dans sa vive sollicitude elle nomme des* ANTROPOPHAGES; *et moi, mon cher enfant, je t'avoue que je me sentais bien plus rassuré à ton égard, lorsque tu étais dans la boutique de maître* Jacques, *que depuis tes affreux voyages d'outre-mer. O mon fils! quand pour-*

rai-je encore te serrer contre mon cœur paternel?...

Je ne saurais dissimuler que toutes ces nouvelles de ma famille, et ce dernier passage surtout de la lettre de mon père, firent sur moi la plus vive impression; je crus même ressentir plus ou moins les atteintes terribles de cette maladie si redoutée des Suisses, j'entends le *mal du pays.*

Quoi qu'il en soit, les nouveaux engagemens que j'avais contractés sur un des vaisseaux de mon ancienne escadre, me forcèrent à réprimer des sensations, délicieuses en effet, mais trop contraires à mes devoirs pour m'y livrer. Je résolus ainsi *de reculer pour mieux sauter*, et l'expérience me prouva que l'homme qui peut encore attendre, n'est pas entièrement malheureux.

QUINZIEME TABLEAU.

CONSOLATIONS.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

VOLTAIRE.

Malgré les momens de tristesse que me faisait éprouver la mort de mon ami, j'étais persuadé cependant que nous pouvons nous mettre au-dessus du malheur en cherchant des consolations dans *l'existence de Dieu.* Certes, cette idée d'un Être *infini, éternel, immuable, bon, miséricordieux, tout-puissant*, me soulageait dans toutes mes afflictions, et mon cœur oppressé respirait bien plus librement, chaque fois que j'adressais une prière fervente à notre Père commun. Je me rappelais aussi avec un délicieux attendrissement

cette sage leçon d'un des missionnaires du fort de *Frontenac* :

" Vous avez," disait-il à des sauvages, " vous avez encore un Père au-dessus de " celui à qui vous donnez ce nom; ce Pè-" re-là, vous comble de bienfaits; c'est " à lui que vous devez la nourriture " que vous prenez tous les jours; si " vous êtes *bons*, il aura pour vous " une tendresse vraiment paternelle. Si " vous êtes *méchans*, et que vous soyez " désobéissans à vos parens et à vos " maîtres, que vous n'écoutiez point " leurs remontrances, que vous osiez " *mentir*, vous montrer obstinés dans " vos défauts, alors ce Dieu, qui est " votre premier Père, ne vous regardera " plus comme ses enfans : vous n'en " recevrez plus aucune marque de bon-" té; il vous punira. Si cependant vous " témoignez un regret bien sincère de " l'avoir offensé, d'avoir mal fait, il

" vous pardonnera et vous rendra sa
" protection et son amour, pourvu
" que vous promettiez de tout votre
" cœur de ne plus retomber dans vos
" fautes. Souvenez-vous encore que ce
" Dieu veut, qu'après lui, vous soyez
" attachés pour toujours à votre père,
" à votre mère, et en général à ceux
" qui vous apprennent à *bien vivre*. Re-
" tenez sans cesse *qu'il faut commen-*
" *cer par vous faire aimer, afin que*
" *chacun cherche à vous complaire.*
" Respectez le malheureux; plaignez-
" le; s'il s'en présente un qui implore
" votre compassion, donnez-lui la moi-
" tié de votre pain; et quand cet in-
" fortuné vous remerciera, oh! que
" vous éprouverez combien la recon-
" naissance fait goûter de plaisir! vous
" sentirez que la bienfaisance est au-
" dessus de toutes les choses qui pour-
" raient vous flatter. Ne jugez point

“ des personnes sur les conditions, sur
“ les habits : quelquefois les gens mal-
“ honnêtes ont un extérieur imposant
“ et somptueux, tandis que ceux qui
“ méritent l'estime et un accueil fa-
“ vorable, se montrent sous les plus sim-
“ ples vêtemens. Répétez-vous sans-
“ cesse que *tous les hommes sont*
“ *égaux*, et qu'ils ont à peu près les
“ mêmes obligations à remplir, et
“ conséquemment les mêmes droits à
“ la bienfaisance divine.

“ Dieu donc est le Père universel ;
“ il faut, sans chercher à le conce-
“ voir, se borner à le respecter, l'ado-
“ rer, l'aimer, comme le suprême dis-
“ pensateur de tous les biens, et craindre
“ de lui déplaire et de l'offenser par
“ de mauvaises actions, parce qu'il pu-
“ nit ainsi qu'il récompense. Ne per-
“ dez jamais de vue qu'il est partout,
“ quoiqu'invisible, et qu'il a les yeux

" attachés sur nous, qu'il lit conti-
" nuellement dans les replis les plus ca-
" chés de nos cœurs, qu'il y saisit nos
" arrière-pensées, et nos plus secrètes
" impressions."

" Parmi les exemples sans nombre," poursuivait l'ecclésiastique, " qui vien-
" nent à l'appui de mes exhortations,
" un seul suffira pour vous prouver
" ce que peut sur nous le bras du *Tout-*
" *Puissant.*"

" Dieu qui tient dans sa main tous les
" événemens et toutes les destinées, peut
" sans doute bien, lorsqu'il le veut, em-
" ployer des moyens particuliers pour
" sauver du danger les personnes qui lui
" plaisent, vertueuses ou non, selon les
" vues de sa sagesse. Il paraît du moins
" que certains pressentimens, dont on a
" plusieurs fois des exemples, pourraient
" être regardés, autant qu'on n'en dé-
" couvrirait point les causes naturelles,

“ comme des moyens dont Dieu se se-
“ rait servi alors, pour tirer de quel-
“ que danger imminent les personnes
“ qui les ont éprouvés. En voici un
“ trait qu'on peut citer, comme aussi
“ indubitable que la bonne foi de la
“ personne par le canal de laquelle on
“ a pu en avoir connaissance, puis-
“ que les témoins des détails avaient
“ péri, c'est-à-dire, de celle à qui la
“ chose est arrivée, et qui est un di-
“ gne homme qui vivait dans le siè-
“ cle précédent, et qui était revêtu
“ d'une dignité ecclésiastique.”

“ “ Étant,” disait-il, “ “ à faire ma
“ “ tournée de visite, je me trouvais
“ “ à *Faretafle*, dans le duché de
“ “ SCHLESWIG (1), et je logeais, sui-

(1) Le SUD-JUTLAND ou le Duché de SCHLESWIG, en *Danemarck*, était autrefois le siège des Angles, qui, de concert avec les Saxons leurs voisins, fondèrent dans le 5e siècle le royaume d'Angleterre.

" " vant l'usage, chez le pasteur du
" " lieu. Vers le soir, je me sentis une
" " telle inquiétude, que n'y pouvant
" " tenir, je dis à mes hôtes qu'il me
" " fallait partir de suite, et qu'il
" " m'était impossible de passer la
" " nuit dans cet endroit. — Mais pour-
" " quoi? me demandait-on: — Hélas!
" " disais-je, Dieu le sait, mais je
" " sens qu'il me faut partir, et que
" " je ne puis rester. Comme il était
" " déjà tard, et même temps de s'al-
" " ler coucher, on fit l'impossible pour
" " me faire changer d'idée; mais je
" " fus inébranlable, et enfin je me
" " fis conduire dans une ferme qui
" " n'était pas bien loin de là. Je m'y
" " trouvai tranquille, et j'y dormis
" " paisiblement. Le lendemain matin,
" " je vis que Dieu avait voulu me

La jolie petite ville de *Schleswig*, sur le golfe de Schley ou Slie, compte 7,000 habitans.

" " tirer d'un danger qui me mena-
" " çait, car l'endroit du presbytère
" " et tous les environs avaient été
" " submergés par une inondation su-
" " bite. Les eaux avaient tout renver-
" " sé, tout entraîné, et pas une âme
" " n'avait pu se sauver, tout le monde
" " ayant été surpris pendant le som-
" " meil. C'était un étang considérable
" " du voisinage, dont les digues s'étaient
" " rompues, et qui avait inondé tous
" " les bas lieux, de sorte que la ferme
" " où j'étais n'en fut sauvée que par
" " sa situation : elle était sur une hau-
" " teur.—" "

" Concluons de là, disait le missionnaire, " cette vérité consolante, que
" les ordres de Dieu, ou les *destinées*,
" sont souvent incompréhensibles, mais
" toujours sages et avantageuses à l'hom-
" me. N'accusez donc jamais les voies
" de la Providence, et apprenez qu'elles

“ sont toujours justes et sages, quoique “ vous ne puissiez pas toujours les com- “ prendre. Sachez que pour pénétrer “ tous les secrets de l'Éternel, il fau- “ drait l'être soi-même; que votre lot “ est de l'adorer dans ses desseins trop “ au-dessus de votre faible concep- “ tion; enfin, que rien n'arrive sans “ des causes dignes de sa souveraine “ sagesse.”

SEIZIEME TABLEAU.

LE MENTEUR.

A quoi sert de mentir? Toujours pour son malheur,
Un signe inattendu découvre le menteur.

FRÉVILLE.

Écoutez!... écoutez! reprit le bonhomme Gérard, il me reste encore quelques petites histoires à vous raconter en attendant que l'escadre, dont je fais partie, se prépare d'appareiller.

J'ai lu, je ne sais où, qu'un jeune homme, surnommé *Mensonger*, à cause de la mauvaise habitude qu'il avait contractée, était d'un caractère très-aimable, et doué des plus heureuses dispositions; mais ayant été livré à une société mal choisie, il y avait contracté la malheureuse habitude de men-



J. Oosterhuis. del. *J. W. Kaiser. sculp.*

On ne croit plus quiconque a menti plusieurs fois...

Pag. 122.

tir à tout propos. A peine ses propres amis osaient-ils le croire encore quelquefois. Souvent même on l'accusait d'avoir fait une chose, précisément parce qu'il niait de l'avoir commise; toutes les protestations de son innocence ne servaient qu'à persuader du contraire, et on le punissait. Chaque jour lui faisait faire la triste expérience des suites désagréables qu'entraînait pour lui la falsification de la vérité dont il s'était fait une habitude.

Il avait, par exemple, un petit jardin rempli des plus belles fleurs dont la culture faisait son plus cher amusement : un jour une vache qui paissait dans le pré voisin force la haie, entre dans le jardin, et *Mensonger*, à son retour, trouve une belle planche de renoncules toute bouleversée. Dans la crainte que la vache n'allât écraser les fleurs encore plus belles et plus rares

de la planche voisine, il n'osa pas la poursuivre pour la chasser; et il courut appeler le jardinier à son secours. Celui-ci, bien au fait des tours du petit *Mensonger*, ne crut pas un mot de ce qu'il venait lui raconter. — Allez, allez, mon petit ami, lui dit-il, vous ne m'en ferez pas accroire, et il refusa de voler au secours du menteur.

Un jour d'hiver, *Mensonger* se promenant avec son père, celui-ci eut le malheur de se casser la jambe. *Mensonger*, qui n'avait pas le cœur dénaturé, en fut saisi de douleur, et voyant qu'il n'était pas assez fort pour le secourir, il courut au village voisin pour appeler du monde. Son caractère de menteur était trop généralement connu; on crut qu'il faisait un conte et personne ne voulut venir. Heureusement qu'il vint à passer une voiture près du lieu où son pauvre père était étendu

par terre: les gens à qui elle appartenait le placèrent dessus et le portèrent chez lui, sans cela tous les cris de son fils n'auraient jamais pu parvenir à lui procurer la moindre assistance.

Mensonger avait un camarade plus fort que lui, sur le compte duquel il avait plusieurs fois rapporté des faits trouvés absolument faux. Celui-ci le guetta un jour sur le chemin de l'école, et le maltraita rudement pour se venger et l'en corriger. *Mensonger* vint se plaindre à son père d'avoir été battu, et le père crut devoir en parler aux parens du camarade de son fils, qui lui dirent: —Votre fils est généralement connu pour un imposteur fieffé; nous ne saurions ni écouter ses plaintes simulées, ni croire à son rapport, pour chagriner notre fils sans des raisons valables. — Voilà toute la

réponse que le père de *Mensonger* eut la douleur d'obtenir, sans qu'il s'en suivit d'autre satisfaction.

Enfin ces désagrémens aussi humilians que douloureux se répétèrent si souvent, que le malheureux jeune homme commença à sentir ses torts, et se mit sérieusement à en tarir la source. Son repentir produisit de bonnes résolutions; plein du désir sincère de se corriger, il se méfiait de ses propres paroles, il n'en prononçait qu'avec la plus grande circonspection, et ne parlait plus que rarement. De cette manière il se corrigea en peu de temps, et en vint même au point qu'il se faisait scrupule d'altérer la vérité, même en plaisantant. Un changement aussi heureux lui rendit l'estime et la confiance de tout le monde: le nom odieux de *Mensonger* lui fut retiré, et la paix se rétablit dans sa conscience épurée.

Dans la vue de corriger ce malheureux enfant, son père avait fait confectionner des tableaux qu'il fit placer dans sa chambre, avec défense d'y toucher; et afin que, les ayant sans cesse sous les yeux, ils pussent lui rappeler à tout instant ses fautes, et lui inspirer toute l'horreur que ce vice honteux inspire. Ces tableaux sont ici représentés et groupés dans la *boîte d'optique*. On y voit :

1° La vache qui bouscule toutes les plantes du jardin, et *Mensonger* qui implore les secours du jardinier qui ne veut pas l'écouter. 2° Le père, qui s'est cassé la jambe, assis par terre; *Mensonger* qui lui offre ses secours impuissans. 3° Les paysans qui mettent le père sur leur charette, tandis que le fils va inutilement implorer le secours des voisins. 4° Le camarade de *Mensonger* qui le bat. 5° Enfin, lorsqu'il va se

6

plaindre à son père qui ne veut pas l'écouter.

Cette leçon produisit tout l'effet que son père s'en était promis; elle corrigea son fils, qui, comme on l'a vu, devint un excellent sujet.

Les menteurs devraient avoir sans cesse sous les yeux cette sentence admirable:

. . . .

Le menteur s'avilit, il renonce à l'estime:
On ne croit plus quiconque a menti plusieurs fois.
Tout mensonge *est un tort*, et s'il nuit, *c'est un crime.*

LES BERGERS.

Guillot criait au loup, un jour par passe-temps,
Un tel cri mit l'alarme aux champs.
Tous les bergers du voisinage
Coururent au secours: Guillot se moqua d'eux;
Ils s'en retournèrent honteux,
Pestant contre son badinage;

Mais rira bien qui rira le dernier.
Deux jours après, un loup, avide de carnage,
Un véritable loup cervier,
Malgré notre berger et son chien, faisait rage,
Et se ruait sur le troupeau;
Au loup! s'écria-t-il, au loup! Tout le hameau
Rit à son tour: — A d'autres, je vous prie,
Répondit-on; l'on ne nous y prend plus.
Guillot, le goguenard, fit des cris superflus;
On crut que c'était fourberie:
Un menteur n'est point écouté,
Même en disant la vérité.

DIX-SEPTIEME TABLEAU.

MOUSTACHE.

Il semble que la nature ait donné le chien à l'homme pour sa défense et son plaisir.

VOLTAIRE.

" Mes bons amis," disait l'invalide aux enfans de M. Victor, qu'il amusait toujours avec sa boîte d'optique : " Vous " voyez ces deux militaires placés au " milieu de ce tableau qui représente " un champ de bataille ; eh bien, ils " sont occupés à panser les blessures d'un " chien du régiment.

" On m'a conté, il y a quelque temps, une anecdote assez singulière, quoique peu répandue, sur la carrière belliqueuse d'un chien français, qui fit nombre de campagnes, et qui mou-



H. P. Oosterhuis, del. H. W. Hoogkamer, sculp.

Il ramena au camp le cheval d'un Trompette. Pag. 144.

rut au lit d'honneur. Il était de la race des grands barbets, et se nommait *Moustache*. C'est avec les plus longues peines et par des recherches et des informations minutieuses qu'on est parvenu à rassembler tous les matériaux de son histoire. On espère trouver le prix de tant de travaux, dans la reconnaissance des compatriotes du héros quadrupède, avec qui on compte, au reste, passer à la postérité.

" Je déclare," dit la personne de qui nous tenons ce trait (1), "avant d'entrer en matière, que tous les détails que l'on va entendre sont de la plus scrupuleuse exactitude, et qu'ils ont été confirmés par des témoignages nombreux et respectables.

" *Moustache* était né Normand (2).

(1) M. J.-A.-S. Collin de Plancy, littérateur accrédité.

(2) La Normandie, à l'ouest de la Picardie, le

Il naquit à Falaise (1) en 1799, de parens établis depuis long-temps dans cette ville. Il eut toute sa vie des idées républicaines; car il ne s'attacha jamais à aucun maître, et ne servit que sa patrie. On l'avait mené à Caen (2), à l'âge de six mois. Il s'y égara et fit rencontre d'une compagnie de Grenadiers qui partaient pour l'Italie. La joie bruyante, l'humeur toujours enjouée de ces enfans de l'honneur, séduisirent *Moustache*. Il se donna, de la queue et des oreilles, toutes les grâces qu'il put imaginer, et demanda en quelque sorte à être admis dans la troupe, qu'il

long de la Manche, province de France, qui a reçu son nom des Normands, qui s'y établirent vers le 9e et 10e siècle.

(1) *Falaise*, ville commerçante dans le département du Calvados.

(2) *Caen* (prononcez Can) sur l'Orne, capitale du département du Calvados. Elle compte 34,000 habitans.

semblait promettre de servir et de ne point embarrasser. *Moustache* était sale, passablement laid; mais il avait la mine tellement spirituelle, et le regard si intelligent, qu'on ne balança pas à le recevoir: — "Il n'y a pas d'autre chien "dans le régiment, dit un jeune tam-"bour; il y pourra vivre sans peine."

"*Moustache* avait de l'adresse et quelques petits talens. On lui avait appris à rapporter les objets éloignés et à se tenir debout. Ses nouveaux compagnons le formèrent à faire sentinelle, à porter le fusil, et à marcher au pas. Il vivait comme les autres à la gamelle, et recevait de tous côtés sa pitance. Son instinct lui avait fait sentir qu'il fallait avoir les bonnes grâces du soldat qui était de cuisine. C'était l'homme de la compagnie pour lequel il avait le plus de complaisance; aussi, il s'en trouvait bien.

“ Cependant on passa en Italie. *Moustache* franchit le Saint-Bernard (1), aussi gai dans la fatigue que dans les jeux, aussi âpre à marcher en avant qu'à courir au dîner.

“ On se trouve bientôt à peu de distance de l'ennemi. *Moustache* s'était habitué au bruit du tambour et des armes. Il sentait, sans le comprendre, une vive ardeur pour les combats. Mais il n'avait pas encore trouvé de guerriers de son espèce, contre qui il pût déployer sa valeur.

“ Il n'en rendit pas moins à l'armée

(1) Le *Grand St. Bernard*, haute montagne de 10,327 pieds au-dessus de la mer, située entre les vallées d'Entremont et d'Aoste, dans la chaîne des Alpes qui s'étend au midi de la Suisse, depuis le Mont-Blanc jusqu'au St. Gothard, et qui sépare le Valais du Piémont. — Ce passage des Alpes a acquis une nouvelle célébrité par l'expédition de Buonaparte en 1800.

française un service digne de notre reconnaissance. Le regiment qu'il avait suivi était campé au-dessous d'Alexandrie (1). Un détachement d'Autrichiens, caché dans la vallée de Belbo, et que l'on croyait plus éloigné, s'avança de nuit pour surprendre les Grenadiers qui avaient adopté *Moustache*, et peut-être, sans ce chien vigilant, eût-il réussi dans son projet. Mais le fidèle *Moustache* faisait alors sa ronde autour du camp, le nez au vent et les oreilles aux écoutes. Il crut entendre les pas des voleurs; il sentit l'odeur des corps autrichiens, à laquelle il n'était pas accoutumé. Il courut alors, en poussant des cris d'alarme, avertir ses amis; les sentinelles avancées s'aperçurent

(1) *Alexandrie*, surnommée *de la Paille*, grande ville d'Italie, capitale du Duché de MONTFERRAT; elle est située sur le Tanaro, dans le Milanais Sarde, et compte 35,000 habitans.

qu'elles avaient l'ennemi sur les reins; le camp s'éveilla; tout le monde fut debout en un instant; et l'ennemi, se voyant surpris, se hâta de battre en retraite.

DIX-HUITIEME TABLEAU.

LA RECONNAISSANCE.

> Jetons un coup d'œil sur les animaux : n'éprouvent-ils pas le sentiment de la reconnaissance ? Un *ingrat* est donc au-dessous de la brute la plus abjecte et la plus repoussante.

“ Quand le jour fut venu, on déclara que *Moustache* avait bien mérité de la patrie. Les Grecs lui eussent élevé une statue ; les Romains l'eussent porté en triomphe, comme les oies du capitole. Les Français montrèrent plus de bon sens. Le brave *Moustache* n'aurait pas fait un pas pour se voir moulé en plâtre. Il aimait beaucoup mieux marcher sur ses pieds, que souffrir qu'on le portât triomphalement au bout de quatre grandes perches. On pensa

satisfaire toute son ambition, en lui assurant une existence honorable : le colonel le fit inscrire sur le cadre du régiment. On ordonna que *Moustache* recevrait tous les jours la portion de Grenadier ; et *Moustache* fut le plus heureux des chiens.

“ On le tondit ; on lui mit au cou un collier qui portait le nom de son régiment, et le perruquier de la troupe fut chargé de le peigner et de le coiffer une fois par semaine.

“ On pourrait peut-être lui faire dès lors un certain reproche : il devint si fier, qu'il ne regardait plus ses frères les chiens, lorsqu'il en rencontrait sur son passage.

“ Cependant il y eut un petit combat où il se porta en chien de cœur, à la tête de sa compagnie. Il y reçut sa première blessure : c'était un coup de baïonnette dans l'épaule. On a même

remarqué, que dans toute sa longue carrière, *Moustache* n'avait jamais été blessé que par-devant.

" Le chirurgien du régiment soigna le coup qu'un Autrichien lui avait donné; il souffrit la cure sans se plaindre, et passa quelques jours à l'infirmerie.

" Il n'était pas encore guéri lorsqu'on livra la fameuse bataille de Marengo (1). Quoiqu'un peu boiteux, il ne voulut pas perdre une si belle journée. Il marcha toujours attaché à son drapeau, qu'il savait reconnaître (c'était pour lui le *panache* de Henri IV), et à ses camarades qu'il n'avait pas en-

(1) *Marengo*, village près d'Alexandrie, connu par la bataille où les Français défirent, en 1800, les Autrichiens. Le général *Desaix* y mourut de la mort des braves. — On voit dans l'église de l'hospice de St. Bernard, un monument érigé en l'honneur de cet intrépide soldat.

core quittés; et, comme ce fivre du grand Frédéric, qui souffla dans son instrument tant que dura la mêlée, *Moustache* ne cessa d'aboyer contre l'ennemi.

" La vue des baïonnettes l'empêchait seule d'avancer sur les Autrichiens; mais son bonheur lui amena enfin l'occasion de combattre. Un Autrichien avait un dogue, qui osa paraître devant les rangs français. L'apercevoir, s'élancer, le saisir à la gorge et combattre, tout cela ne fut pour *Moustache* qu'un mouvement de haine. L'acharnement était grand de part et d'autre. Le dogue, gras et vigoureux comme un Allemand, se battait avec ardeur. Le barbet, qui voulait soutenir l'honneur de sa nation, poussait le courage jusqu'à la témérité. Une balle de calibre vint terminer l'affaire. Le dogue fut tué, *Moustache* eut l'oreille droite

emportée jusqu'à la racine. Il en fut un peu étourdi, mais il ne s'en effraya point; et voyant que l'armée française, victorieuse, se reposait enfin sur les lauriers qu'elle venait de moissonner, il regagna le camp avec orgueil, semblant se dire en lui-même: "Quand "la postérité parlera de *Moustache*, elle "dira: *Ce chien aussi combattit à la* "*bataille de Marengo!*

DIX-NEUVIEME TABLEAU.

LE DRAPEAU.

A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire.

VOLTAIRE.

“ Je crois déjà avoir remarqué que *Moustache*, ne s’était attaché à aucun maître, mais à un régiment tout entier. Il montrait au reste une tendresse égale pour tous les soldats français, méprisait les bourgeois et les femmes, et fuyait devant les étrangers, lorsqu’il ne se voyait pas assez fort pour les attaquer. Son instinct était admirable, comme on en jugera tout à l’heure.

“ Il s’était brouillé avec ses Grenadiers, parce que dans une garnison on avait voulu le mettre à l’attache. Il

avait déserté, et s'était attaché à une compagnie de chasseurs. Quelque temps avant la bataille d'Austerlitz (1), un espion autrichien pénétra parmi les Français, dont il parlait si bien la langue que personne ne le soupçonna. Sans doute, il serait allé rendre compte à ses maîtres de ses observations, s'il n'eût fait la rencontre du redoutable *Moustache*. Le fidèle animal, qui se montrait toujours ami de tout Français, n'eut pas plutôt senti l'étranger qu'il lui sauta aux cuisses, en poussant des cris formidables. Ce mouvement parut d'abord singulier; il fit refléchir ensuite: on connaissait la sagacité de

(1) *Austerlitz*, dans le MARGRAVIAT de MORAVIE, au Sud-est de la Bohême, entre la Silésie, la Hongrie et l'Autriche. Ce bourg est fameux par la bataille de 1805, gagnée par les Français sur les Autrichiens et les Russes. — La secte des frères Moraves a pris naissance en Moravie.

Moustache; on arrêta l'étranger, que l'on reconnut pour un espion, et le brave chien eut ce jour-là double pitance.

« On livra la bataille d'Austerlitz : *Moustache* suivit son drapeau et les Chasseurs qui l'avaient adopté. Dans le fort de la mêlée, il aperçut le porte-étandard de son régiment aux prises avec un détachement d'ennemis. Il vola à son secours, aboya, encouragea son maître de tous ses moyens, fit tout ce qu'il put pour effrayer la bande autrichienne. Ses efforts furent inutiles. Le porte-étandard fut percé de mille blessures, et lorsqu'il se sentit tomber, il s'enveloppa dans son drapeau; en même temps, il entendit pousser des cris de victoire; il s'écria, comme Épaminondas, qu'il mourait content, et son âme généreuse s'envola au séjour des héros. Trois Autrichiens avaient

mordu la poussière sous les coups du porte-étandard. Mais il en restait cinq ou six autres, qui voulurent s'emparer du drapeau. *Moustache* s'était jeté sur le corps de son camarade, il s'était mis en devoír de défendre sa bannière; et il allait être percé de coups de baïonnettes, quand la fortune des combats vint à son secours: une décharge de mitraille balaya l'ennemi. *Moustache* y perdit une pate: il ne s'en occupa point. Comme il se voyait libre, il prit dans ses dents le drapeau français et s'efforça de l'arracher à son maître. Mais en mourant le porte-étandard avait si vivement embrassé le bâton, qu'il fut impossible de le lui enlever. *Moustache* cependant y employait toutes ses forces. Il finit par détacher les lambeaux sanglans de la bannière; il retourna au camp, boitant, épuisé, chargé de ce fardeau glorieux,

et il excita de nouveau l'admiration générale.

" Sa belle action méritait des honneurs : on lui en rendit. On lui ôta le collier qu'il portait; et le général Lannes ordonna qu'on lui mît au cou un ruban rouge avec une petite médaille de cuivre, chargée de cette inscription sur la première face : *Il perdit une jambe à la bataille d'Austerlitz, et sauva le drapeau de son régiment.* Ces mots se lisaient sur le revers : *Moustache, chien français ; qu'il soit partout respecté et chéri comme un brave.*

Qui n'aimerait le chien? bon, vaillant et fidèle,
De la reconnaissance il est le vrai modèle !

VINGTIEME TABLEAU.

LA DISCRÉTION.

> Quoique je sois jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun prétexte, le secret d'autrui.
>
> FÉNÉLON. *Télémaque.*

" Cependant il fallut faire l'amputation de la jambe cassée. *Moustache* souffrit sans se plaindre, et boita avec fierté.

" Comme il était facile de le reconnaître partout à son collier et à sa médaille, on ordonna que, dans quelque régiment qu'il se présentât, il recevrait tous les jours sa portion de soldat ; et il continua de suivre l'armée.

" N'ayant plus que trois pates et

qu'une oreille, il n'était, comme on peut le croire, pas embelli; néanmoins il semblait se prévaloir de pouvoir montrer les preuves irrécusables de sa vie militaire : lui demandait-on une pate, il présentait toujours, avec un air de satisfaction, le membre mutilé.

“ A la bataille d'Essling (1), il aperçut dans les rangs ennemis un éclaireur (2), comme lui de l'espèce des barbets. Il courut, au cri de la gloire. Mais, ô tendre surprise! c'était une jeune chienne.... *Moustache* la prit aussitôt en affection. Il amena sa nouvelle amie dans le camp français, où elle fut reçue aussi honorablement

(1) *Aspern*, *Enzersdorf*, *Wagram* et *Essling*, près du Danube, sont remarquables par les batailles sanglantes, livrées en 1809 entre les Français et les Autrichiens.

(2) Le mot *éclaireur*, en terme de guerre, signifie celui qui va à la découverte.

que pouvait l'espérer celui qui la présentait.

" Son attachement pour la jeune Allemande dura plus d'une année: *Moustache* devint père de famille, et les vivandières élevèrent ses enfans. Mais un jour, un chasseur, qui sans doute n'était plus maître de sa raison, lui donna un coup de plat de sabre, on ne sait trop pour quel motif. *Moustache*, piqué, déserta, abandonnant ses enfans et sa femme. Il s'attacha aux Dragons, et les suivit en Espagne.

" Il est constant, de l'aveu de plusieurs vieux soldats, qu'il leur rendit de grands services. Tous les jours il était debout le premier; il marchait en avant; il avertissait de tout ce qui lui donnait des soupçons; il aboyait lorsqu'il entendait quelque bruit; à moins qu'on ne lui fît signe de se taire, ce qui arrivait quelquefois dans les

expéditions de nuit; et il n'était pas difficile de lui faire comprendre qu'il fallait être *discret.* Il fit avec les Dragons deux campagnes, pendant lesquelles il se battit toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. A la bataille de la Sierra-Morena (1), *Moustache* ramena au camp le cheval d'un trompette qui venait d'être tué. On assure qu'il fit plusieurs fois le même trait d'intelligence.

" Un colonel, ayant grande envie de posséder un chien aussi admirable, le prit secrètement, le mit à l'attache, et fit tout ce qu'il put pour s'en faire aimer. *Moustache,* qui, depuis plusieurs années, était devenu fier, que sa ration mettait à même de ne jamais mendier son dîner; qui avait l'habitude de

(1) La *Sierra-Morena*, haute montagne d'Espagne, dans l'ANDALOUSIE; cette province fut appelée du temps des Romains BÉTIQUE, du fleuve Bétis, aujourd'hui le Guadalquivir, qui la traverse.

marcher libre, ne conçut que de l'horreur pour celui qui l'avait enchaîné. Après dix-sept jours d'esclavage, après avoir éprouvé, comme a dit le Dante: "combien l'escalier de l'étranger est "dur à monter, et qu'il y a de gra- "vier dans le pain qu'il donne!" *Moustache* trouva une fenêtre ouverte, s'échappa, et s'attacha aux Canonniers; car, comme le soldat français, il était un peu volage.

"Il fit avec eux ses dernières campagnes. Il fut tué d'un boulet à la prise de Badajoz, le 11 mars 1811, à l'âge de douze ans. On l'enterra sur le champ de bataille, avec sa médaille et son ruban. Une pierre tumulaire lui servit de mausolée: on y grava ces mots:

Ici repose le brave Moustache.

(1) *Badajoz*, sur la Guadiana, capitale de la province d'Estramadure, siége d'un évêché, et

" Ce monument a été détruit depuis par les Espagnols, et les os du chien ont été brûlés par l'Inquisition.

" J'ai voulu conserver toutes ces choses, parce qu'il me semble que *Moustache* a servi glorieusement sa patrie, et qu'il en a fait assez pour être immortel."

Franc, désintéressé, n'aimant point à demi,
Le chien, jusqu'à la mort, est toujours notre ami.

---

forteresse importante sur les frontières du Portugal. Sa population est de 9,000 âmes.

VINGT-ET-UNIEME TABLEAU.

LA PITIÉ.

Voudriez-vous qu'on vous en fît autant ?

C'est par ce sentiment si touchant, si noble, que l'homme s'élève effectivement au-dessus des autres créatures, et se montre l'ouvrage le plus parfait de la *Divinité*; c'est ce sentiment de la pitié qui nous approprie le sort, les peines d'autrui, et qui par-là est une des premières bases de nos vertus, de toutes nos qualités sociales, de notre nature. Un enfant qui s'attendrit à la vue d'un être souffrant, promet à coup-sûr un homme sensible, et (obstinons-nous à le redire) de ce principe émanent la plupart des vertus.

L'amitié pour les animaux est un

des premiers penchans de la nature: elle se remarque chez les âmes les plus simples, et dans la plupart des enfans, même au berceau. C'est l'éducation seule qui l'étouffe. — O! vous, qui, trop jeunes encore, ne pouvez influer sur le bonheur de vos semblables, adoucissez du moins le sort de ces espèces subalternes, de ces compagnons d'infortune. C'est par ces petits actes de bienfaisance que vous exercerez vos cœurs à de plus grands efforts. — Défiez-vous de quiconque est cruel envers tout animal: il a l'âme dure, et sa bonté envers les hommes n'est que l'effet de l'intérêt, de la crainte, du devoir, en un mot, d'un sentiment hypocrite; et non celui d'un penchant naturel, qui est toujours la caution la plus sûre. Il est d'ailleurs si doux de tenir à quelque objet par les liens du bienfait et de la reconnaissance. —

On voit encore en Turquie (1), en Perse (2) et au Mogol (3), de fréquens exemples de charité exercée envers les bêtes ; il y a même des hôpitaux pour de vieux chiens, des chats, et tout autre animal errant. Sans aller aussi loin, on sait que les Anglais, les Allemands, les Hollandais surtout, cette nation qui se distingue par sa bonté, s'honorent quelquefois, en accordant les invalides à un cheval qui les a bien servi, ou en le faisant plu-

(1) La Turquie d'Asie comprend la *Natolie*, la *Syrie*, *Al-Dschésira*, l'*Arménie turque*, avec la *Géorgie turque*, l'*Irak Arabi*, le *Curdistan et les îles*.

(2) La Perse comprend deux états principaux : la *Perse occidentale* et la *Perse orientale* ou le royaume des *Afghans*.— *Téhéran*, en est la capitale.

(3) Le *Mogol* était un grand empire d'Asie, dans les Indes. *Tamerlan* en fut le fondateur. Cet empire fut détruit par les Anglais.

tôt tuer que de le vendre pour la charrette.

Qu'il me soit permis de citer deux traits dont je fus témoin, à Paris, à des époques différentes. — Un cheval de fiacre s'était abattu et blessé dans sa chute : une troupe de ces mauvais sujets, que l'on pourrait comparer à des tigres naissans, entourrait ce pauvre animal, et se disputait le barbare plaisir de lui jeter des pierres et de le frapper avec des bâtons; enfin, ils se repaissaient avec délice du spectacle révoltant de leur cruauté; ils semblaient calculer les momens où cette misérable victime de leur *méchanceté* expirerait sous leurs coups, et ce qu'il y a, sans contredit, d'aussi inconcevable, pas même le maître de ce malheureux animal ne se récriait contre cet acte d'atrocité, auquel il aurait dû s'opposer.— Je fus le seul qui courut à ces en-

fans. Je m'efforçai de les écarter, en leur disant: "Eh misérables! laissez "expirer cette malheureuse bête sans "ajouter à ses souffrances. Voudriez-"vous qu'on vous en fît autant?" — Ils se retirèrent en m'honorant de leurs plaisanteries. — "*Tiens!*" me dirent-ils dans leur sublime langage, "voilà "un drôle d'homme, de s'intéresser à "cela! qu'est-ce qu'une bête? d'ail-"leurs, de quoi se mêle-t-il? sont-ce "là ses affaires? . . ."

Tous les jours ne voit-on pas des enfans mettre au nombre de leurs jeux, le plaisir d'arracher le pied ou l'aile d'une mouche, d'enfoncer même une épingle dans le corps d'un hanneton, et les mouvemens convulsifs de douleur que laisse éclater l'insecte, la vue de ses membres palpitans, causent une joie singulière à ses . . . j'ai peur de le dire.

J'en viens, mes jeunes amis, à mon second trait, qui, je m'assure, vous dédommagera amplement de la peine que vous a fait éprouver le récit précité. — Un fiacre, aussi cruel qu'ils le sont communément, frappait avec rage sur les plaies suppurantes d'un cheval épuisé, dont les formes indiquaient qu'il avait eu de plus beaux jours, et dont les efforts inutiles prouvaient que son courage survivait à sa vigueur. — Un homme bien mis, qui marchait devant moi, et qui ne croyait point d'être observé, jeta un œil de compassion sur l'animal; puis, élevant les mains au ciel, il s'écria à demi-voix: *O! toi qui le créas, prends pitié de lui!* Le ton et le geste exprimaient encore plus que les paroles. J'aurais, sur ce seul mot, confié la moitié de ma fortune à cet homme-là. Je le suivais, attendri, lorsqu'il rebroussa chemin brusquement, appella le fiacre qui était

vide, l'arrêta pour une heure, en payant d'avance: puis, tirant sa montre, il lui ordonne de l'attendre l'heure complète, parce qu'il avait des occupations dans le voisinage, et que le moment de son retour était incertain. — J'avais de la peine à concilier cette démarche avec son premier mouvement. Ma curiosité l'emporta: je l'abordai. — "Je vous "ai suivi," lui dis-je, "depuis votre "exclamation jusqu'à cet instant, et "ne puis vous comprendre." Il me regarda avec surprise, parut me deviner; puis me répondit avec douceur: — "Je ne reviendrai pas, et le misé-"rable aura gagné *une heure de re-"pos.*" — Que de choses dans ce mot. Nous entrâmes là-dessus en conversation, et j'en ai peu eu dans ma vie de plus intéressante: âme sensible, reçois mon hommage, ton souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Quelle différence entre la manière de sentir de cet homme et celle du fiacre. Les bons enfans de M. Victor applaudirent à ce trait : la sensible Marie essuya une larme, et Jules pria son vieil ami de bien vouloir leur raconter encore une anecdote dans le genre de la dernière.

Comme l'invalide aimait à complaire aux enfans de son maître, et que l'on était fort content ce jour-là de leur bonne conduite et de leur extrême obéissance, il ne put se refuser au plaisir de poursuivre en ces termes :

“ Un homme de moyen âge, d'une figure noble, et d'un extérieur distingué qui perçait au travers les lambeaux de ses habits, se traînait lentement dans Paris, rue de Grenelle, à l'heure du repas. Sa physionomie pâle, égarée, annonçait le besoin et le désespoir ; elle se portait timidement

vers les passans, semblait vouloir implorer leur pitié, sans cependant oser les aborder. — Je lançai un regard sur lui : la compassion qu'il y lut, parut soulager son cœur. — Je voulais lui parler, mais je craignais de l'humilier : il voulait me parler, mais il craignait de s'avilir. — Je le devançai, et pour lui faciliter l'occasion, je m'arrêtai à la porte d'un traiteur. — Il s'approche... hésite... me joint en tremblant... et trouve à peine la force de prononcer ces mots : *Vous êtes homme ; hélas! je le suis aussi... vous allez dîner, et je n'ai pas mangé de trois jours.* — Dieux ! quelle scène ! — Le fils de la maison, garçon de douze ans, se trouvant sur le seuil de la porte, au moment même où j'allais entrer, sentit son cœur ému par ces paroles du malheureux : *je n'ai pas mangé de trois jours ;* il lui dit aussitôt avec bonté et sans at-

tendre ma réponse: « Eh bien, Mon-
« sieur, entrez, je vous céderai ma
« place à la table de mes parens, qui
« sont beaucoup trop bons pour ne pas
« m'accorder un aussi doux plaisir."—
Laisser les malheureux languir, les laisser périr dans le besoin, lorsqu'on peut adoucir leur sort, c'est outrager la nature.



H. P. Oosterhuis del.   H. W. Hoogkamer sculp.

C'est l'histoire de l'enfant bien corrigé! Pag. 158.

VINGT-DEUXIEME TABLEAU.

LA CORRECTION.

Enfans, qui tourmentez les pauvres animaux,
Ah ! vous devriez bien souffrir les mêmes maux.
FRÉVILLE.

Le bonhomme Gérard, après avoir déroulé ce nouveau tableau aux yeux de ses petits spectateurs, voulut cette fois-ci leur en laisser deviner le sujet. — Il représentait l'intérieur d'une ferme; sur la droite, auprès d'un lit, on voyait une femme en pleurs, la tête renversée sur la traverse de sa chaise; à ses pieds était un enfant qui semblait embrasser les genoux de cette mère désolée; à gauche, dans un coin, on apercevait quelques petites plumes parsemées sur le plancher; le fond du tableau offrait une fenêtre qui don-

nait sur un bois, dépouillé de sa verdure et blanchi par les frimas : un bûcheron, chargé d'un énorme fagot, paraissait s'acheminer lentement du côté de la chaumière.—Un seul coup d'œil jeté sur cet ensemble suffit pour rappeler à l'imagination de Marie, la touchante histoire de l'*Enfant bien corrigé ;* et comme Jules la savait par cœur, il pria l'invalide de bien vouloir lui permettre d'expliquer ce triste, mais consolant spectacle.

L'ENFANT BIEN CORRIGÉ.

Le pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenait du bois
Un soir, beaucoup plus tard qu'il n'avait de coutume.
En marchant, il disait, d'un ton plein d'amertume :
« La bonne Marguerite est bien triste à présent ;
Elle s'inquiète, elle pleure :
Chaque moment

Lui paraît long, long comme une heure.
Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant!
C'est tout le portrait de sa mère.
Si les dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre et bienfaisant:
Cet espoir est bien doux! Mais voici que j'approche;
Ils seront consolés quand ils me reverront.
Comme ils seront joyeux, comme ils m'embrasseront!
S'ils me faisaient quelque reproche,
Je leur dirais pourquoi j'ai tardé si long-temps;
Au lieu de m'en vouloir, ils seront bien contens."
Tout en raisonnant de la sorte,
Nicolas arrive à sa porte;
Il entre: il voit sa femme assise auprès du lit.
Sur la traverse de sa chaise
Sa tête est renversée; elle pleure et gémit;
Son fils est à genoux; il tient, il presse, il baise
Sa main qu'elle paraît vouloir lui retirer.
"Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer:
Me voilà bien portant... Est-ce ainsi qu'on m'embrasse?
Vous ne me dites rien! Mon fils, tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras?
Une caresse me délasse:
Tu le sais bien; viens donc! Ils veulent me punir....
Ne boudez plus; tenez, mettez-vous à ma place;
Voyez si je devais plutôt m'en revenir.
J'avais fait mon fagot, je sortais du bocage;

Il n'était pas encore absolument bien tard,
Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard;
Il est, je crois, de ce village
Que par notre fenêtre on aperçoit là-bas:
Il se traînait à peine: "A voir votre démarche,
Lui dis-je, patriarche,
Vous semblez déjà las."
Il me répond par un hélas!
Qui me fait grand pitié. Vite, je prends ma hache,
Je lui coupe un fagot; je ne le fais pas gros;
Il ne l'eût pas porté: de deux harts je l'attache,
Et le mets sur son dos.
Il me remercie et me quitte.
Je veux doubler le pas pour arriver plus vite,
La neige tient à mes sabots,
Et m'empêche... "Mais quoi! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs! encore des sanglots!
Tu ne pardonnes point? tu ne m'aimes donc guère?
Je ne l'aurais pas cru." Marguerite, à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit: "Malheureux père!
Pourrais-tu désirer d'être aimé de la mère,
Du fils le plus méchant?
— Antoine méchant! lui! non, non; son caractère
Est bon; je le connais; il est encore enfant,
Il aime à folâtrer, c'est le droit de son âge:
Mais laisse faire; en grandissant
Il sera bon et sage.

— Dis plutôt cruel. — Non, je le promets pour lui;
Antoine, tu devrais le promettre toi-même,
Et tâcher d'appaiser une mère qui t'aime.
Mais approche; dis-moi: qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? Réponds, puisque je le demande...
Vous vous cachez, mon fils, la faute est donc bien grande!
—Très-grande, cher époux : mais il en est honteux;
C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est? — Tu le veux?
Tu seras fâché de l'entendre:
Mais enfin tu le veux, tu le sauras. Ce soir,
Comme il m'ennuyait de t'attendre,
J'ouvrais de temps en temps la porte, et j'allais voir
Si tu venais. Une fauvette
Entre avec moi dans la maison,
Puis se blottit sur la couchette;
Elle grelottait: la saison
Est pour cela bien assez dure.
Je la réchauffais dans mon sein,
De mon haleine et sous ma main,
Lorsque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet. La pauvre créature,
En tombant sur des échalas,
Dans sa vigne, ici près, s'est déchiré le bras;
Elle pleurait, et sa blessure
Saignait beaucoup: ce n'est pas moi
Qu'elle demandait; c'était toi.
Voyant que tu tardais et qu'elle était pressée,

Comme j'ai pu je l'ai pansée.
Pour la panser j'ai pris
Le baume du pot gris :
Est-ce bien celui-là? me serais-je trompée ?
— C'est bon, après... — Tandis que j'étais occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avais donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'est tourné,
Et puis.... — Achève donc. — Et puis il l'a plumée.
— Quoi ! plumée ? — Oui, oui, partout le corps,
Hors les ailes pourtant. La porte était fermée ;
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé, la malheureuse !
Elle volait en gémissant ;
J'entendais sa voix douloureuse
Qui me saignait le cœur... Nous aurons un méchant ;
Juge ce qu'il fera s'il devient jamais grand.
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère :
Aurais-tu fait cela, quand tu n'étais qu'enfant ?
Moi qui disais à tout instant :
Mon cher Antoine aura la bonté de son père.
Aussi je l'aimais trop ; que Dieu m'en punit bien !...
— Va, va, console-toi ma chère ;
Sèche tes pleurs, et ne crains rien :
Il est là-haut une justice
Aux bons parens toujours propice.
S'il doit être un méchant, les dieux nous l'ôteront ;
Non, jamais ils ne permettront. . . .

Approche-toi, mon fils, viens, viens, que je t'embrasse,
Que je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois.
Tu fais bien de pleurer: je pleure aussi, tu vois.
Mets ta main sur mon cœur; tiens, c'était là ta place:
Car je t'aimais, Antoine, et c'était mon bonheur.
Je ne t'aimerai plus... Oh! si fait; j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours, ce sera ma douleur:
Ciel! j'aimerai donc un... j'ai peur de te maudire.
Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,
Et les pendre à ce soliveau;
Ramasse-les, ma femme.
Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons;
En les regardant nous dirons:
Il ne faut point aimer une aussi méchante âme.
Ce pauvre oiseau, mon fils (reste sur mes genoux);
Ce pauvre oiseau! crois-tu que la seule froidure
L'ait amené chez nous?
Non, c'est l'auteur de la nature
Qui le mettait entre nos mains;
C'était nous ordonner de lui sauver la vie:
Il prend soin des oiseaux tout comme des humains;
Et vous l'avez plumé! S'il me prenait envie
De vous envoyer nu passer la nuit au froid;
Vous m'en avez donné le droit;
Vous n'auriez point à vous en plaindre;
Mais je serais méchant, je vous ressemblerais,
Et plus que vous j'en souffrirais...

Ne tremble point, mon fils; va, tu n'as rien à craindre
Car je sens que je t'aime, et t'aimerai toujours.
J'espérais que, dans ma vieillesse,
De ta mère et de moi tu serais le secours;
Et tu veux abréger nos jours
Par les chagrins et la tristesse...
— Ah! maman... ah! papa... baisez-moi de bon cœur:
Non, vous ne mourrez point de chagrin, de douleur.
Tout le bien que je pourrai faire,
Je vous promets, je le ferai;
Je serai bon enfant, je vous ressemblerai. —
Aisément un père, une mère,
Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon;
Il tint sa promesse; il fut bon.
Il fut si vertueux, si sage,
Qu'on le montrait dans le canton
A tous les enfans de son âge.
Un jour qu'il regardait tristement au plancher;
Sa mère, qui le vit, alla prendre une échelle:
Monte, mon fils, monte, dit-elle,
Et và promptement détacher
Les plumes de l'oiseau: c'est là ce qui t'afflige;
Jette-les au feu, ne crains rien,
Ton père le veut bien.
—Tu le veux, n'est-ce pas?—Oui.—Jette-les, te dis-je,
Et qu'il n'en reste aucun vestige...
— Non, maman, je les garderai;

A mes enfans, si Dieu m'en donne,
En pleurant, je les montrerai;
En même temps je leur dirai:
"Un jour je fus méchant, et maman fut trop bonne."

Marie ayant témoigné à son tour le désir de réciter une petite fable, cette permission lui fut accordée, et voici le sujet qu'elle choisit:

LE NID ET L'ENFANT.

Un nid était tombé dans les mains de Sophie,
Nid de passereaux (1) nus, maigres et tout tremblans,
Que menaçaient la faim, le froid, la maladie,
Qu'on voyait tous ouvrir le bec en même temps,
Pour implorer leur mère et demander leur vie.
Ils semblaient affectés de besoins si pressans,
Que Sophie en fut attendrie.
Le sexe peut au moins, quoique l'on en publie,
Se montrer sensible à huit ans;
De l'aimable enfant c'était l'âge.

(1) Passereaux, moineaux.

Eh vite, elle prend soin de ce pauvre ménage;
Elle loge et nourrit ces étrangers naissans,
Les tient dans du coton, les garantit des vents;
Pour qu'ils soient mieux encor leur prépare une cage,
De ses propres mains les y sert,
Et dès qu'il fait soleil, met cette cage à l'air.
Tout va bien jusque-là: mais voici que la mère,
Rôdant aux environs, retrouve ses enfans,
Les retrouve dispos, bien couchés, bien portans.
Soudain de sa présence on voit que les petits
Sont avertis par la nature;
Soudain chacun d'eux à grands cris,
Quoique repu de reste, appelle la pâture.
Sophie était près d'eux alors;
Elle pleure de joie à l'aspect des transports
Dont la nichée entière est aussitôt saisie;
Mais au bruit qu'ils font tous, comme s'ils avaient faim,
Certain dépit, mêlé d'un peu de jalousie,
Agitant vivement son sein,
" Qu'ont-ils donc tant besoin de pâture nouvelle?
" Il ne leur manque rien, dit-elle;
" Ces passereaux sont des ingrats."
Sophie, hélas! n'y pensait pas;
Il leur manquait leur mère, et leur plaisir extrême
De prendre d'elle leur repas.
N'est-ce rien que cela? Doux soin de ce qu'on aime,
Qu'aux prix d'autres secours on vous trouve d'appas!

Sophie avec froideur contemplait l'embarras
Que la cage opposait à l'amour de la mère,
Ainsi qu'au désir des oiseaux;
Quand bientôt, reprenant son heureux caractère,
Elle brise et porte et barreaux,
Et les laisse en dehors librement se repaître,
Contente désormais de voir par la fenêtre
La mère, chaque jour, leur tailler les morceaux:
" Je conçois qu'ils pourront faire moins bonne chère,
" Dit-elle; mais qu'importe? Ils seront plus heureux:
" Ce qu'on tient d'une mère, hélas! vaut cent fois mieux
" Que ce qui vient d'une étrangère."

VINGT-TROISIEME TABLEAU.

ROBINSON.

Le travail, fils du besoin, est le père de la santé et du bonheur.

Je me souviens, reprit l'invalide, que dans ma jeunesse je me plaisais à lire et relire sans me lasser, les pages d'un charmant ouvrage, intitulé : *les aventures de* ROBINSON CRUSOÉ.

Rien ne peut mieux prouver combien il est avantageux à l'homme d'acquérir, dans sa jeunesse, des connaissances et des talens de toute espèce; rien ne prouve mieux jusqu'à quel point un seul homme peut, dans le besoin, se passer du secours de ses semblables, que les aventures d'un Écossais, nommé *Alexandre Selkirk*, qui a passé un

qui a passé un temps considérable dans une île où il était absolument seul. Ce sont ses aventures qui ont fourni la matière du roman si connu sous le nom de *Robinson Crusoé.*

Selkirk montra dès sa jeunesse une forte inclination pour les voyages d'outre-mer. Ses parens et ses amis ne négligèrent rien pour l'en détourner; mais cela n'empêcha pas qu'il ne saîsit la belle première occasion qui se présenta pour se livrer à son goût. Ce voyage fut fort malheureux pour lui, sort très-ordinaire de ceux qui, comme lui, résistent aux sages avis de leurs parens et de leurs amis. Le vaisseau sur lequel il s'était embarqué fut brisé contre les rochers dans une violente tempête, et de tous ceux qui s'y trouvaient, pas un ne se sauva que le seul *Selkirk* qui eut le bonheur d'être jeté par les vagues au bord d'une île, dans la-

quelle, à la vérité, il n'y avait point d'habitans. Cependant il essaya et vint à bout, non-seulement de retourner au vaisseau brisé, qui était resté sur la côte, mais encore d'en tirer une quantité de choses; comme des habits, des lits, des fusils, de la poudre, des balles, du tabac, des haches, des couteaux, des marmites, du bisquit, des livres, etc.: avec tout cela, il vécut comme il put pendant quelque temps. Durant les huit premiers mois, il eut bien de la peine à surmonter en lui l'abattement et l'effroi que lui inspirait la solitude. Il se construisit deux cabanes de bois, qu'il couvrit d'une espèce de paille, et qu'il tapissa de peaux de chèvres. Il tuait de ces animaux quand il en avait besoin, tant que sa poudre dura; mais il n'en avait que quelques livres. Quand il n'en eut plus, il leur tendit des piéges, et se procura du feu en frot-

tant vivement et pendant long-temps, à la manière des sauvages, deux morceaux de bois, bien secs, l'un contre l'autre.

La plus petite de ces baraques lui servait pour faire sa cuisine, et la plus grande pour y coucher. Dans le commencement, il ne mangeait qu'à la dernière extrémité, tant par l'effet du chagrin, que parce qu'il n'avait ni pain ni sel. Il ne se couchait aussi que lorsqu'il ne pouvait plus résister au sommeil; mais dans la suite, étant parvenu à se procurer une sorte d'aisance, il vécut plus satisfait.

Ses habits et ses souliers s'usèrent tellement à la longue, qu'il se vit bientôt obligé de s'en passer, et ses pieds s'endurcirent alors à un tel point, qu'il lui fallut dans la suite beaucoup de temps pour reprendre l'habitude d'y souffrir des souliers. Tourmenté d'abord

par les rats, qui lui rongeaient ses habits et même les pieds pendant qu'il dormait, il parvint à apprivoiser des chats en quantité, en leur donnant de la viande de chèvre, et ils le débarrassèrent des rats. Il apprivoisa aussi quelques jeunes chèvres, et il s'amusait quelquefois à chanter et à danser avec elles et les chats. En un mot, avec le secours de la Providence, et par la force de la jeunesse (il n'avait que trente ans), il vint à bout de surmonter tous les obstacles. Il se fit un habit et un bonnet de peaux de chèvres, et c'était un clou qui lui servait alors d'aiguille. Il se fit aussi des chemises avec la toile qu'il avait tirée du vaisseau. Il les cousait avec le fil qu'il enlevait de ses bas. Du reste, le séjour de l'île était agréable par lui-même, et le climat doux, puisqu'il n'y avait que les mois de juin et de juillet pendant

lesquels il éprouvât une sorte d'hiver très-peu rigoureux.

Enfin, le hasard ayant porté un vaisseau anglais auprès de cette île, *Selkirk* se vit délivré de ce dur et triste genre de vie; on le reçut à bord, et il retourna dans sa patrie. C'est lui-même qui avait écrit ses aventures, dont nous ne donnons ici qu'une très-légère esquisse; mais il avait donné son manuscrit à un de ses amis, qui jugea à propos d'y ajouter beaucoup de circonstances, et de combiner le vrai avec ses fictions pour en faire l'histoire singulière de *Robinson Crusoé*.

VINGT-QUATRIEME TABLEAU.

L'EXPÉDITION.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même.

A présent, dit Gérard, que nous avons donné assez de temps à notre flotte pour se refaire de ses fatigues, je vais reprendre de plus haut, et vous expliquer le *grand* combat naval que vous offre ce dernier tableau et qui terminera les aventures de ma vie militaire.

L'escadre, sur laquelle je servais, après s'être réparée, remit à la voile pour se rendre aux Antilles (1); notre

(1) Les Antilles, îles de l'Amérique septentrionale (Indes occidentales); les principales sont *Cuba*, la *Jamaïque*, *St-Domingue* (Hispaniola ou Haïti,

navigation fut des plus heureuses pendant huit jours; mais à la hauteur des Bermudes (1), nous fûmes tout à coup assaillis pendant la nuit d'une tempête des plus violentes qui sépara les vaisseaux les uns des autres. J'étais sur l'*Invincible*, de 74 canons; comme le vent était sud-sud-est, et qu'il soufflait avec une impétuosité qui ne nous permettait pas de manœuvrer, nous craignions à chaque instant d'être jetés sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre (2) et d'y échouer ou d'être pris

découverte par *Christophe Colomb*, en 1492), et *Porto-Rico*. Ces îles forment les GRANDES-ANTILLES. Les PETITES ANTILLES comprènent les *Iles du Vent* ou *Caraïbes*, et les *Iles sous le Vent*.

(1) Les ILES BERMUDES (Amérique septentrionale), appartiennent aux Anglais et furent découvertes par *Jean Bermudez*, en 1527. Ces îles, au nombre de 400, sont situées à l'est de la province de Caroline; la plupart sont petites, stériles et inhabitées.

(2) La NOUVELLE-ANGLETERRE, province de l'Amé-

par les Anglais. Nos appréhensions ne se trouvèrent que trop bien fondées. Lorsque les ténèbres furent dissipées et que le vent fut devenu moins violent, nous reconnûmes que nous étions à l'entrée de la baie de Chesapeak (1): à la vue du danger que nous courions, nous fîmes force de voiles pour nous éloigner et gagner la pleine-mer; mais nous avions été aperçus: deux vaisseaux de ligne anglais et une frégate, qui étaient mouillés à peu de distance, se mirent aussitôt à notre poursuite, et comme notre vaisseau avait été beaucoup endommagé par la tempête, ils nous eurent bientôt atteints. Il fut ré-

rique septentrionale, entre le *Canada* et la mer, d'environ 70 lieues de long. Elle est divisée en plusieurs provinces qui composent les États-Unis.

(1) *Chesapeak*, grande baie de la mer du Nord, dans l'Amérique septentrionale, entre la Virginie et le Maryland.

solu de se défendre en faisant retraite; mais les trois navires ennemis manœuvrèrent avec tant d'habileté, qu'en moins d'une demi-heure ils nous eurent enveloppés, et tandis que les deux vaisseaux de ligne nous canonnaient de stribord et de bâbord, la frégate, nous prenant par la poupe, rasait de son artillerie toute la longueur de notre vaisseau. Nous fîmes pendant une heure la plus vive résistance; mais enfin il fallut céder à la force, et après avoir perdu près de la moitié de notre équipage, nous fûmes obligés d'arborer le pavillon blanc et de nous rendre prisonniers. Le Commandant anglais détacha aussitôt une partie de son monde pour prendre possession du vaisseau, et après l'avoir remorqué, les trois navires ennemis revinrent en triomphe à James-Town (1).

(1) *James-Town* ou Jacques-Ville, dans la VIR-

Je vis avec assez d'indifférence le nouveau malheur qui venait de m'arriver; après avoir perdu mon ami, j'avais une trop grande confiance en la bonté divine pour croire que le ciel voulût augmenter la mesure de mes maux, et mon esprit, uniquement occupé du passé, bien loin de chercher à percer l'avenir, s'arrêtait à peine sur le présent.

Il faut rendre justice aux Anglais; ils traitent avec la plus grande humanité leurs prisonniers, et en cela ils sont dignes de louanges. Comme M. Victor, qui avant son retour dans la mère-patrie, avait été chargé d'une mission honorable aux Antilles, se trouvait dangereusement blessé sur notre bord; le Gouverneur de James-Town, dès que nous fûmes débarqués,

ginie, (Amérique septentrionale), sur la rivière de James, bâtie par les Anglais en 1607.

le fit transporter dans son palais afin de pouvoir lui prodiguer tous ses soins. LeGénéral, dont j'avais su m'attirer la confiance, demanda au Lord qu'il lui fût permis de m'avoir auprès de lui. Celui-ci s'empressa de lui accorder sa demande.

Quoique les blessures de mon Chef fussent dangereuses, j'eus cependant le bonheur de le sauver en moins de six semaines. Pendant le temps qui s'écoula jusqu'à sa convalescence, le Gouverneur lui rendit de fréquentes visites. Sir Harrison était un galant homme d'environ 50 ans, et de fort bonne mine; il avait les manières très-affables et cette politesse franche et affectueuse qui est moins un effet de l'éducation et de l'usage du monde, que l'impulsion d'une âme sensible et aimante. Ce fut ce généreux Anglais qui, par un échange de prisonniers, favorisa notre retour en Europe.

M. Victor, de retour dans sa patrie, y obtint le commandement de l'ancienne-Garde, et l'on conçoit bien que je ne fus pas oublié. Votre bon papa, mes amis, m'avait plu dès le premier abord; je sentais mon cœur emporté vers lui par une force secrète et irrésistible, que j'attribuais à cet attrait sympathique qui naît d'une conformité morale que la nature a mise entre certains individus. Mon Général, de son côté, me témoignait plus d'égards que je n'aurais dû en attendre d'un homme d'un rang aussi supérieur au mien; tant il aimait à mettre en pratique cette leçon sublime, basée sur la vertu : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même.*

FIN DES TABLEAUX.

NOTICE

SUR LE

CANADA.

NOTICE
SUR LE
CANADA.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations Générales sur le Gouvernemeut du Canada.

Cette contrée de l'Amérique septentrionale, qui aujourd'hui appartient aux Anglais, et dont une grande partie est habitée par des Indicns libres, est bornée au N. par le Labrador et la Nouvelle-Galles; à l'E. par le fleuve St-Laurent; au S. par les États-Unis, et à l'O. il s'étend jusqu'au-delà du Mississipi. Son étendue est de 36,000 lieues carrées.

Ce pays, sans renfermer de véritables chaînes de montagnes, est cependant très-élevé.

On y trouve plusieurs lacs qui sont les plus grands de la terre, et qui communiquent entre eux par des fleuves. Les principaux sont le lac *Supérieur*, de 1,800 lieues carrées, qui reçoit les eaux de quarante fleuves; le lac *Huron* de 760 lieues; le lac *Érié*, de 600 lieues, et le lac *Ontario* de 580 lieues carrées. Ces deux derniers sont joints par le Niagara, où se trouve la fameuse cataracte du même nom. Le *Michigan*, de 750 lieues carrées, situé au S. du lac Supérieur, et à l'O. du lac Huron, avec lequel il communique au N. E., fait partie des État-Unis.

Le principal fleuve est celui de St-Laurent; il sort du lac Ontario, traverse presque tous les lacs Canadiens, et se jette par une large embouchure dans le golfe auquel il donne son nom.

Le climat y est assez rude, l'hiver très-rigoureux et long, le printemps court et l'été agréable. Le sol est montagneux, couvert de forêts immenses et de gras pa-

turages; en général, il peut être envisagé comme étant assez fertile.

Le Canada produit du blé, du maïs, du chanvre, du ginseng (1), du lin, du

(1) Ce nom chinois se compose de deux mots *gin* et *seng* qui signifient homme plante, parce qu'on a cru trouver quelque ressemblance entre sa racine fourchue et la structure du corps humain. On donne encore à ce végétal le nom de *panax à cinq feuilles* (*panax quinque folium*). Ce nom est formé de deux mots grecs qui signifient *tout* et *remède*, comme pour indiquer que sa racine est une panacée universelle ou un remède à toutes les maladies (*Pan*, tout, *akëomai*, je guéris). Cette plante fut ainsi nommée à l'époque où l'on envoya les premières en Europe, accompagnées d'éloges fastueux. — les Grecs donnaient la même dénomination à une plante étrangère à cette famille.

Les Asiatiques et particulièrement les Chinois, regardent le ginseng comme un remède merveilleux et infaillible. L'empereur de la Chine s'est réservé le droit de récolter cette précieuse racine et de la distribuer à ses sujets au poids de l'or. Il y emploie tous les ans dix mille Tartares.

tabac, du houblon, des fruits, des légumes, et dans les contrées méridionales même du vin. On y trouve des bêtes à cornes et à laine, des chevaux, des porcs, des bisons, des chèvres, des castors, des loutres, des animaux à fourrure, du gibier, de la volaille, des poissons en grande quantité, des baleines, des phoques, des chiens de mer, du fer, du cuivre, du soufre et du charbon de terre.

Le nombre des habitans est évalué à 200,000 âmes; population très-médiocre, mais qui s'accroît de jour en jour.

Outre les Français, qui s'y trouvent en grand nombre, on y rencontre aussi des Anglais, des Nègres et plusieurs tribus de naturels du pays, dont les plus connues, comme nous l'avons déjà dit, sont celles des *Iroquois*, des *Algonquins*, des *Hurons* et des *Mohawks*. La religion catholique est professée par la majorité des habitans.

Le principal commerce consiste en pelleteries et en bois de construction.

Le Canada, qui appartenait aux Français jusqu'au 10 février 1763, où il fut cédé à la Grande-Bretagne par le traité de Versailles, est divisé en deux parties, le *Haut-Canada*, au nord du lac Ontario, et le *Bas-Canada*, sur le fleuve de St-Laurent, depuis le 45e degré de latitude jusqu'à son embouchure.

Québec, capitale du *Bas-Canada*, sur le fleuve St-Laurent, est fortifiée, a une citadelle, un bon port et fait un grand commerce en pelleteries. Sa population est de 20,000 habitans. On remarque aux environs de cette ville deux majestueuses rivières: celle de *Montmorency*, de 50 pieds de largeur sur 220 de hauteur perpendiculaire, et celle de la *Chaudière*, de 230 pieds de largeur sur 100 de hauteur.

Les autres villes remarquables sont:

Trois rivières, entre Québec et Montréal, sur le fleuve de St-Laurent; c'est près de là, qu'elle reçoit les eaux de deux autres rivières. Cette ville ne compte que 1,200 habitans.

Montréal, ville bien bâtie et fortifiée, dans une île du fleuve St-Laurent; elle fait un commerce considérable en pelleteries. On évalue sa population à 5,000 habitans.

Sorelle, petite ville, presqu'entièrement peuplée d'Anglais et d'Anglo-Américains. La construction des vaisseaux y est le principal moyen de subsistance.

York, capitale du *Haut-Canada*, sur le lac Ontario.

Kingston, ville forte, à l'extrémité septentrionale du lac Ontario, a un port avec des chantiers; elle est le principal entrepôt des pelleteries du *Haut-Canada*.

CHAPITRE II.

Topographie du Canada. — Détails sur son sol et ses productions. — Mœurs et coutumes des habitans. — Habillement. — Maisons. — Meubles.

C'est aux Français que l'on croit devoir la découverte du CANADA. Ils trouvèrent, dit-on, ce pays en 1504 (1), et Jean Verrazan, Florentin, en prit, l'an 1525, possession

(1) Il est vraisemblable que JEAN et SÉBASTIEN CABOT, père et fils, célèbres navigateurs anglais, aient porté connaissance de la situation de ces terres, lorsque, vers la fin du 15e siècle, ils trouvèrent l'île de *Terre-Neuve* et une partie du Labrador dans un de leurs voyages pour le passage du nord. Sébastien, après la mort de son père, compléta cette découverte, et passa sur le continent de l'Amérique, qui devrait porter son nom puisqu'il y aborda avant Colomb et Améric Vespuce.

au nom du roi *François* Ier. Après la mort de Verrazan, qui fut pris et mangé par des sauvages, en allant reconnaître le Cap-Breton, JACQUES CARTIER, navigateur français, soumit ces mêmes terres en 1534. Il y avait été envoyé par François Ier. Les Français, qui avaient négligé ces navigations, y furent engagés à l'occasion de celle de la Floride (1); sous le règne de Charles IX, et du temps de Henri IV, en 1604, on y envoya une colonie, qui s'est augmentée toutes les années. On a donné le nom des villes de France, puis ensuite celui des villes d'Angleterre, à celles qui

(1) Ce pays, situé entre les États-Unis, le golfe du Mexique et l'Océan Atlantique, est divisé par la rivière d'*Apalachacola* en Floride orientale et en Floride occidentale: la première forme une grande presqu'île. Les Florides, qui appartenaient autrefois aux Espagnols, font aujourd'hui partie des État-Unis; leur étendue est de 3,000 lieues carrées, et elles comptent 30,000 habitans, en partie européens, en partie indigènes.

ont été bâties en ce pays, et outre plusieurs missions, quelques ecclésiastiques de France en entreprirent une pour ces contrées, en 1640, laquelle a produit dans la suite des temps des fruits considérables, par la conversion d'un bon nombre de ces sauvages, qu'eux et les autres missionnaires s'efforcèrent constamment d'éclairer des lumières de notre Sainte religion. Au reste, sous le nom de Canada, on comprend généralement toute cette étendue de pays qui borde la grande rivière de St-Laurent depuis les îles qui sont au-devant de son embouchure, en remontant le long de ce même fleuve, et depuis les baies et les détroits de Davis et d'Hudson, jusqu'au pays des Esquimaux. Ainsi sous ce nom et dans cette étendue de pays on peut comprendre une partie de l'île de Terre-Neuve et des autres avoisinantes; la terre de Labrador, le Canada propre, qui donne son nom à cette contrée, le nouveau Brunswyck, l'Acadie, le pays des Iroquois, des

Hurons, des Algonquins, et d'un très-grand nombre d'autres peuples qui nous sont inconnus. Les Européens ont donné des noms particuliers à ces pays, dont ils sont les maîtres; car c'est dans le Canada, qu'outre la Nouvelle-Bretagne, on trouve la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Hanovre, et la Nouvelle-Géorgie.

La terre y est remplie de bois; sa température est assez froide. On y trouve différentes espèces de céréales, des ours, des renards, des chiens qui sont dressés au trait, des oiseaux aquatiques, et ses côtes nous fournissent de l'huile de baleine, et surtout de la morue, dont la pêche est si abondante sur les bancs de Terre-Neuve, qu'un bon pêcheur en prend jusqu'à quatre cents en un jour, quoique cette pêche se fasse à la ligne. L'Angleterre et l'Amérique septentrionale y emploient annuellement près de trois cents bâtimens et dix mille hommes.

Les sauvages y sont distribués en plusieurs castes ou nations sous le gouverne-

ment de leurs *Samagos*, qui sont les aînés de leurs familles. Ils y parlent plusieurs langues. Les peuples y sont presque tous barbares, et comptent leurs années par le cours du soleil, les mois par celui de la lune, et les saisons par ce qui arrive de plus remarquable en chacune. Dans le froid, ils se revêtent de peaux d'élans, de castors, de loutres ou d'ours, presque de la même manière que les anciens ont peint Hercule. Ils couvrent la partie inférieure de leurs jambes d'une espèce de bas ou guêtres si étroites qu'à peine peuvent-ils les mettre. La plupart d'entre eux vont toujours nu-tête. Les femmes se mettent pour ornemens des coquillages, dont les Indiens font autant de cas que les Européens des pierres précieuses. Ces sauvages célèbrent en commun leurs festins dans leurs mariages, leurs victoires et la réception de leurs amis, et y prennent force tabac, d'où peut-être ils appellent ces réjouissances *Tabagos* (Tabagies). On dit qu'ils

y mangent quelquefois la chair de leurs ennemis pris en guerre. Pendant l'hiver, qui dure depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de mars, ils invitent encore les bourgades voisines à leurs fêtes : de sorte qu'il s'y trouve quelquefois jusqu'à cinq cents sauvages avec leurs femmes et leurs enfans. — Combien d'*ours* sont alors mangés! — Ils épousent plusieurs femmes à la fois. Les maris marquent au visage celles qui ne se conduisent pas bien; ils coupent un morceau de chair sur le front de celles qu'on trouve une seconde fois en faute, et on les fait mourir sans rémission quand on les surprend une troisième fois. Quant à leurs jeux, ils s'exercent à la danse et à différentes sortes de chasses, non moins singulières que leur religion. Leurs prêtres les entretiennent dans l'idolâtrie, et comme ces ministres sont censés être magiciens, ils ont pour l'ordinaire une fin funeste; car les sauvages les tuent souvent dans leurs festins.

Les peuplades, avec qui les nations policées négocient, sont, outre les peuples du Canada particulier, les Hurons, les Algonquins, les Mohawks, les Attiquamèques, Nipisiriniens, Montagnets, ceux de Saguenay, de l'Acadie, etc. Ce commerce ne se fait que par échange; ils nous donnent des peaux de castors, de loutres, de martres, de loups marins; pour du pain, des pois, des fèves, des pruneaux, des marmites, des chaudrons, des haches, des alaines, poinçons, couvertures, et autres objets semblables. On ne néglige rien pour faire embrasser le christianisme à ces pauvres sauvages. Ceux que l'on a instruit sont très-fidèles.

Un vice ruineux, qu'ils ont de commun avec les Européens, c'est la passion du jeu. Dans le temps du repos, ils s'y livrent sans modération, et souvent ils perdent tout ce qu'ils possèdent, et même leurs habits et leurs armes. Mais quoiqu'ils partagent ce grand défaut avec les peuples

civilisés, ils s'en distinguent pourtant à leur avantage, par la tranquillité et l'égalité d'âme parfaite qu'ils y observent. Jamais ils ne se permettront, même dans les pertes les plus sensibles, une expression de colère ou d'humeur; jamais on ne les entend se plaindre ou jurer: ils supportent toujours leur malheur avec une parfaite insouciance. C'est un point où ils nous sont supérieurs.

Une des qualités louables de ces hommes, c'est le respect décidé qu'ils ont pour l'âge. Un fils ne manquera jamais d'égards envers les auteurs de ses jours, et si son grand-père surtout, lui ordonne quelque chose, il l'exécutera sans le moindre délai. Les jeunes gens écoutent les paroles des vieillards de leurs assemblées, comme si c'étaient des oracles; et, lorsqu'à la chasse ils tuent une très-belle pièce de venaison, on la destine d'abord pour présent aux vieillards. N'est-ce pas là un bel exemple de déférence respectueuse dans des hommes que nous nommons sauvages?

Voici comment ils construisent leurs tentes ou leurs cabanes: ils plantent en terre des piquets ou des perches, qu'ils attachent ensemble par le haut bout avec des filamens d'écorce d'arbre. Sur les pieux, ils étendent un toit de peaux de chevreuils ou d'élans, cousues ensemble; souvent même cette toiture n'est tout simplement recouverte que de nattes faites de roseaux ou d'écorce de bouleau. De là vient qu'ils ont toujours dans leurs canots une provision suffisante de l'un ou l'autre de ces matériaux. L'ouverture qui doit leur servir de porte est recouverte d'une peau particulière, de sorte qu'ils peuvent la fermer. Leurs tentes sont assez grandes, et elles demandent par conséquent une quantité considérable de peaux. La tente du grand guerrier (c'est le nom qu'ils donnent à leur commandant-en-chef), a au moins quarante pieds de circonférence, et semble assez commode.

Au reste, lorsqu'ils dressent leur camp,

ils n'observent aucun ordre. Chacun plante son piquet à l'endroit qui lui paraît le plus convenable.

Il n'y a qu'un très-petit nombre d'Indiens qui aient des domiciles stables. Les autres sont nomades, et construisent leurs cabanes d'une manière simple, de façon qu'ils ont très-peu de peine à les abattre.

Dans ces cabanes, il n'est question ni de fenêtres ni de cheminées. On laisse seulement au haut du toit une petite ouverture pour la fumée; mais dès qu'il pleut ou qu'il neige, il faut la fermer, et alors, malheur à celui qui est obligé de rester dans une telle demeure, sans être accoutumé à la fumée comme eux!

Leur lit est formé de nattes et de peaux, surtout de peaux d'ours, étendues à côté l'une de l'autre sur la terre. Si l'espace de l'intérieur n'est pas assez grand pour contenir toute la famille, on élève un échafaudage de quatre à cinq pieds de haut, où couchent les petits enfans.

L'ameublement est dans le même genre que les cabanes, c'est-à-dire qu'il est extrêmement simple, et pour l'ordinaire très-mal travaillé, parce qu'ils manquent absolument d'outils convenables. Aussi ne fabriquent-ils que ce dont ils ne sauraient se passer, et tout le reste leur est indifférent.

Ils font, par exemple, des pots d'une espèce d'argile ou de pierre molle, et, lorsque ces pots sont bien durcis, ils bravent le feu et le fer. Pour faire rôtir un castor ou un autre animal, ils le suspendent tout entier à une broche de bois, qu'ils placent par les deux bouts sur deux pieux en fourche, de façon qu'ils puissent le tourner; méthode adoptée aussi par Robinson Crusoé, et fort en usage chez nos soldats d'Europe.

Les plats et les gobelets se font chez eux des excroissances noueuses du platane ou d'autres espèces d'arbres. Leurs cuillères sont ce qu'ils travaillent le mieux. Ils les fabriquent d'une espèce de bois, appelé

en Amérique, bois à cuillère, et qui ressemble au buis.

De tous les outils, ceux dont ils ont le besoin le plus urgent, ce sont les couteaux et les briquets : surtout ceux-ci, parce que, comme nous l'avons dit plus haut, ils sont grands fumeurs, et que, par conséquent, il leur faut à tout moment du feu.

On voit, par ce que nous venons de dire, que ces hommes se rapprochent beaucoup plus de la nature que nous : il en résulte que, généralement parlant, ils sont mieux portans, plus forts et plus contens.

CHAPITRE III.

Saint-Laurent. — Québec. — Lacs. — Niagara.

Le nom que porte ce fleuve lui a été donné par les Français, qui le reconnurent et entrèrent dans son embouchure le jour de la fête de Saint-Laurent. Cette grande rivière, une des plus belles du monde, a deux cents brasses de profondeur, vingt-cinq ou trente lieues de largeur à son embouchure, où est le golfe de St-Laurent, vers l'île d'Anticosti et celle de Terre-Neuve. On y trouve une quantité prodigieuse de poissons, non-seulement d'eau douce, mais aussi de mer. Les rives de ce fleuve sont fort agréables, comme étant couvertes d'arbres et de pampres sauvages. Son canal, qui est extrêmement large, contient plusieurs grandes îles: celle aux

coudriers, emprunte son nom de la quantité d'arbres de cette espèce qui en forment le plus bel ornement; elle a trois lieues de long, et deux de large. L'île d'Orléans, au-dessous de Québec, découverte par Jacques Quartier, en 1535, était autrefois appelée l'île de Bacchus, à cause de l'abondance de vignes sauvages qui couvrent ses bords très-élevés : elle a huit lieues de long, et dix de large.

Les terres, qui sont vers les bords du fleuve Saint-Laurent, sont habitées par des sauvages qui paraissent d'une humeur sombre et mélancolique; ils sont néanmoins assez joyeux. Ils parlent lentement, et avec réflexion; leur prudence et leur circonspection exemplaires, dans leurs discours et leurs actions, leur font honneur et méritent d'être imités. Il n'y a que la haine invétérée contre leurs ennemis qui puisse aisément les enflammer. A moins d'être animés par cette passion, qui est dominante chez eux, ils restent froids, tran-

quilles et circonspects en toute occasion. Ceux qui demeurent proche de *Québec*, s'occupent à la pêche des anguilles depuis la mi-septembre jusqu'au mois d'octobre, et en gardent de sèches pour l'hiver. Lors des plus grandes neiges, qui couvrent quelquefois la terre de trois pieds de haut, ils s'exercent à la chasse des castors, et s'attachent une espèce de raquettes sous les pieds pour marcher d'un pas plus ferme sur la neige. Lorsque leurs provisions d'hiver sont épuisées, et qu'ils ont mangé leurs anguilles et leur venaison, ils cherchent des limaçons; et si la faim les presse, ils tuent même leurs chiens.

Ces sauvages sont extrêmement portés à la vengeance, et exercent sur leurs ennemis une cruauté extraordinaire. Ils ont beaucoup de perfidie, et l'on ne peut jamais se fier à leurs promesses. Ils vivent la plupart sans religion et sans lois. Il y a quelques magiciens et sorciers, qu'ils nomment *Pillotoas*, qui feignent d'avoir

des entretiens familiers avec le Démon, et d'en recevoir des oracles pour la connaissance de l'avenir. Quelques voyageurs nous dépeignent ces Indiens comme des hommes forts laids et difformes, quoiqu'ils soient bien faits et d'une bonne stature. Leur couleur est brune ou olivâtre, mais cela provient en partie des drogues dont ils se frottent pour cet effet, et non pas de la nature. Il y en a même qui se marquent la peau de certaines figures hiéroglyphiques qu'ils font avec des dents de poisson ou des cailloux tranchans ; ce tatouage, en général, quoiqu'il donne aux sauvages une figure bigarrée, est regardé parmi eux comme très-agréable et du meilleur goût. Plusieurs petits-maîtres indiens se peignent aussi le visage de noir ou de rouge mêlé avec de de la graisse d'ours. Quant au fard, les dames américaines se distinguent des nôtres par le lieu où elles l'appliquent. Elles se peignent une place de la grandeur d'un écu au cou, sous les oreilles, et quelquefois

sur le front. Les armes des sauvages sont : la hache, l'arc et les flèches, une massue de bois, et un bouclier couvert de cuir. Les femmes suivent leurs maris à la guerre, et servent à porter le bagage.

Quand ils enterrent leurs morts, ils mettent auprès d'eux leurs habits, leurs armes, et ce qu'ils ont le plus aimé pendant leur vie. Ceux qui ont quelque religion, croyent l'immortalité de l'âme, et se persuadent qu'il est un autre monde, où les défunts vivent avec leurs amis, où les méchans seront punis, et où les bons recevront dans un lieu de délices la douce récompense de leurs vertus.

Les sauvages qui habitent depuis le cap Saint-Louis jusqu'à l'embouchure du fleuve, savoir ceux du pays des Petits-Esquimaux, ne cultivent point la terre et mènent une vie fort pauvre. Leur principale occupation est la guerre, la chasse, la pêche et le commerce ; ils n'en connaissent point d'autre, et si les deux premières n'exer-

cent pas leur activité, ils passent tout leur temps à manger, à boire, à dormir, à fumer et à se promener. Mais ceux qui demeurent plus au sud, comme les Algonquins, les Iroquois et les Hurons, ensemencent leurs champs et recueillent d'assez bonnes moissons. L'orge, le maïs ou blé de Turquie, le riz, forment leur provision la plus ordinaire.

Les Magiciens, dont nous avons parlé plus haut, exercent la médecine et la chirurgie, et se mêlent de prédire l'avenir. La manière de pratiquer leur art est assez singulière: car ils ne font autre chose que danser, chanter et boire auprès du malade, pour écarter, disent-ils, par cette réjouissance, l'esprit malin qui est cause de la maladie. Qu'il est heureux pour ces pauvres sauvages, qu'en menant une vie simple et conforme à la nature, en endurcissant leurs corps contre les intempéries de l'air et les variations des saisons, par un exercice continuel mais modéré,

ils jouissent en général d'une bonne santé. La plupart des maladies qui nous assiégent, proviennent presque toujours des suites d'une vie molle, délicate et sensuelle. Convenons ainsi combien, à cet égard, la manière de vivre des Indiens est supérieure à la nôtre; aussi, on ne voit parmi eux qu'hommes forts et bien portans. L'expérience confirme chez eux cette règle: *Que, plus les alimens sont simples et naturels, plus l'homme est robuste et sain.*

Québec, ville qui devient de jour en jour plus florissante, doit son origine à un petit amas de cabanes de sauvages, et son nom à la montagne où elle est située: car les sauvages appellent *Québec* les hauteurs ou élévations de terrain de leur pays. La découverte de ces cabanes fut faite en 1508, par Thomas Aubert, natif de Dieppe, qui amena quelques uns de ces sauvages en France. Cent ans plus tard, c'est-à-dire, l'an 1608, une forte colonie française étant venue pour s'établir au Canada, préféra

ce poste à tous ceux qui sont sur la rivière de St.-Laurent, et Champlain y jeta les fondemens de la haute et basse ville de Québec: car une partie de la colonie s'étant fixée sur le bord du fleuve, elle donna naissance à la basse ville; le reste monta sur la hauteur, et changea les cabanes, qui y étaient disséminées, en bonnes habitations. Mais la diversité de cette situation n'empêcha pas que ces deux postes ne conservassent leur nom de *Québec*.

Les maisons de la ville basse sont en petit nombre; elles n'égalent pas la beauté de celles de la ville haute, et ne sont presque occupées que par des artisans, surtout par des charpentiers qui s'appliquent à la construction ou au radoub des vaisseaux, et par des matelots qui vont à la pêche des morues et autres poissons du pays. Sur le chemin qui conduit de la basse ville à la haute, on trouve la belle maison que M. Talon a fait bâtir, tandis qu'il était Intendant au Canada.

La haute ville est grande et bien peuplée, ses maisons sont bien bâties, et forment plusieurs belles rues, qui ont des boutiques assorties de différentes espèces de marchandises européennes. Cette ville a été érigée en Evêché par Clément X (1), en 1674: la plupart des édifices y sont couverts en fer-blanc. Le collège, qui est très-florissant, était autrefois sous la conduite des Jésuites, dont l'ordre fut supprimé par Clément XIV, en 1773. - Ce bon Ganganelli réforma beaucoup d'abus. — On voit encore dans la haute ville deux anciens monastères, celui des Ursulines et celui des religieuses hospitalières. A une extrémité de la ville est le fort St-Louis, dont l'enceinte est revêtue de murailles; il consiste en plusieurs angles rentrans et saillans,

(1) Clément X (Jean-Baptiste-Émile-Altieri), créé cardinal par Clément IX, qui lui dit, à ce qu'on prétend, qu'il serait son successeur. Il parvint à la papauté en 1670, et mourut en 1676, âgé de 86 ans.

bien terrassés, disposés selon la nature du terrain, et défendus par quantité de canons. L'hôtel du Gouverneur est situé au milieu de cette citadelle, qui répond en quelque sorte à celle du *Kreml* ou *Kremlin*, dont les Français, en 1812, firent sauter une partie, avant leur retraite de Moscou.

« On peut nommer à juste titre, dit M. Carver (1), dans l'intéressante Relation de ses voyages dans ces régions encore barbares et presque désertes de l'Amérique septentrionale, on peut nommer, à juste titre, le lac *Supérieur* la mer Caspienne du nouveau monde, parce qu'il égale presque cette Méditerranée asiatique, en étendue; et que, par conséquent, c'est un des plus grands lacs de tout le globe. Selon les cartes françaises, son circuit

(1) Jonathan Carver, Américain, né dans la Nouvelle-Angleterre. On a une Relation de ses voyages dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale; elle est très-estimée. Il mourut cependant fort pauvre à Londres, en 1780, âgé de 58 ans.

est d'environ cinq cents lieues; mais je pense qu'on peut lui en donner cent cinquante de plus, d'après les observations que j'ai faites en parcourant moi-même ses côtes à l'ouest, au nord et à l'est.

“ Presque toute la côte que j'ai vue de mes propres yeux, et qui forme une étendue de quatre cents lieues, consistait en rochers et en montagnes. Le fond même paraissait être un banc de roche. Quand le temps était clair et tranquille, je pouvais, assis dans mon canot, voir à travers l'eau qui est très-pure, jusqu'à six toises de profondeur, et je distinguais clairement dans le fond les piles de pierres, dont quelques unes semblaient réellement formées de main d'homme. Dans un temps pareil, l'eau était aussi transparente que l'air: on n'eût pas dit qu'elle portait mon canot, mais que celui-ci y était suspendu.

Ce lac renferme plusieurs îles, dont quelques unes sont assez considérables. Il y en a surtout deux qui paraîtraient fort

commodes pour y établir des colonies. L'une, qu'on nomme l'île Royale, doit avoir au moins trente-six lieues de longueur, et en plusieurs endroits douze de largeur. Il y a une autre île située au nord-est du lac, nommée l'île de Maurepas.

« Malgré le grand froid qu'il fait en hiver sur les montagnes qui bordent la côte septentrionale et orientale de ce lac, et du peu de chaleur qui y règne en été, quelques unes de ces montagnes portent cependant des framboises d'une grosseur extraordinaire, d'un goût exquis, et en grande abondance. On doit dire la même chose des groseilles et des cacis qui s'y trouvent.

« Mais le plus agréable des fruits de ces contrées, c'est une baie qui ressemble par la forme et la couleur à nos framboises, excepté qu'elle est plus grande et d'un goût infiniment plus agréable. Elle croît sur un arbuste semblable à la vigne, par sa forme ainsi que par ses feuilles.

« Parmi le grand nombre de rivières qui se jettent dans ce lac, et dont le nombre monte à près de quarante, il y en a une qui, précisément avant d'y décharger ses eaux, se précipite du sommet d'une montagne de plus de six cents pieds de haut. Elle est très-étroite, et cela lui donne de loin, l'apparence d'un ruban blanc qui flotte en l'air.

« On distingue parmi le grand nombre de poissons qui fourmillent dans le lac Supérieur, la truite et l'esturgeon qui méritent le premier rang, parce qu'on les y trouve en très-grande abondance dans toutes les saisons. Les truites communes pèsent deux livres; mais on en voit qui en pèsent plus de cinquante. Cependant le lac nourrit aussi des poissons plus petits; il y en a un, entre autres, qui ressemble au hareng, et qu'on emploie, comme appât, pour prendre les truites. On y trouve encore une espèce de crabe ou araignée de mer, qui est de la grandeur d'un petit écu.

« Les vagues qu'élèvent les eaux de ce lac, dans les fortes tempêtes auxquelles il est très-sujet, sont aussi hautes que celles de l'Océan. Le canal qui en sort pour le joindre au lac Huron, a douze lieues de long à peu près: sa largeur n'est pas égale partout.

« Le lac *Huron* est le plus grand de tous ceux de ce continent après le lac Supérieur. Son circuit est de trois à quatre cents lieues, et il forme à peu près un triangle. On y remarque une grande île qui, si l'on en croit les Indiens, sert de résidence à certains esprits. Ils la nomment de là, *Manataline*, *lieu des esprits*, et elle est sacrée et inabordable pour eux.

« Les poissons du lac Huron et ceux du lac Supérieur sont presque de la même espèce; mais le sol des environs du premier n'est pas si fertile. Au reste, on sait que ce lac communique avec celui d'Érié ainsi qu'avec le Supérieur.

« Après que j'eus traversé le lac Huron

jusqu'à son angle méridional, où il communique par un canal avec un lac de moindre grandeur, nommé de Sainte-Claire, je suivis la rivière appelée le Détroit, qui sort de ce dernier pour se jeter dans le lac Érié; c'est ce qui établit une communication entre celui-ci et le lac Huron.

« Sur le bord de la rivière du Détroit est située une ville du même nom, qui appartenait alors aux anglais, mais que ceux-ci ont cédée depuis aux États-Unis. C'était là, ajoute M. Carver, le premier terme de mon voyage, et j'y arrivai heureusement.

« La ville de Détroit ne contient guère plus de cent maisons, et ses habitans sont Français, pour la plupart, parce qu'elle a été originairement un établissement français, comme l'indique son nom. Les rues en sont assez régulières, et du côté du sud il y a une rangée de casernes belles et commodes, avec une place d'armes fort spacieuse. Toutes les fortifications de cet endroit ne consistent qu'en palis-

sades et quelques bastions, sur lesquels sont de petites pièces d'artillerie. La garnison, composée alors de deux cents hommes, avait pour commandant un officier de l'état-major, qui était en même temps Gouverneur du lieu et de tout le district.

« De Détroit, je traversai le lac Érié, qui est réuni aux deux autres par le canal de Détroit, et qui en reçoit ses eaux. Le circuit de ce lac est fort considérable. Il peut avoir cent lieues de long sur treize dans sa plus grande largeur. A l'extrémité occidentale, il y a plusieurs îles qui contiennent une prodigieuse quantité de serpens-à-sonnettes. Il n'existe peut-être pas dans le monde d'endroit où les reptiles soient plus multipliés: les bords du lac fourmillent partout de serpens d'eau. Il y croît une quantité étonnante de *nymphœa* ou de nénuphar (1). Ces larges feuilles, flottantes sur

(1) On remarque aussi dans nos pays cette plante, dont les fleurs sont jaunes ou blanches, et les feuilles larges, lisses et en cœur; ces espèces de

la surface de l'eau, sont tellement serrées, qu'elles couvrent des arpens entiers. Sur chacune de ces feuilles j'aperçus avec autant d'étonnement que d'horreur, des paquets de ces serpens entrelacés qui se chauffaient au soleil. On les y voyait par milliers.

" La plus remarquable espèce de serpens de ce lac est celle que l'on nomme le serpent siffleur. Il est tacheté, et a environ un pied et demi de long. Toutes les fois qu'on s'en approche, il s'aplatit de colère, et les taches de sa peau deviennent sensiblement plus brillantes. En même temps il lui sort de la gueule un

roses simples surnagent dans les eaux tranquilles et font un très-bel effet en se dessinant avec éclat sur le superbe tapis vert, dont leurs feuilles couvrent la surface des étangs et des rivières. Les Grecs donnaient le nom de *Nymphéas* aux divinités du second ordre, et principalement aux Naïades et aux Néréïdes, qui présidaient aux fontaines et aux rivières.

air méphytique qu'on dit être d'une odeur désagréable. On assure que ceux qui ont respiré cette haleine infecte, éprouvent une maladie de langueur, qui les enlève en quelques mois.

« Du lac Érié, l'eau s'écoule par la rivière de *Niagara* dans celui d'Ontario, et c'est dans cette rivière que se trouve la fameuse cataracte que l'on regarde comme le plus merveilleux de tous les ouvrages de la nature en ce genre. Cette célèbre cataracte est celle du *Niagara* en Canada; elle tombe de cent cinquante-six pieds de hauteur perpendiculaire, comme un torrent prodigieux, et elle a plus d'un quart de lieue de largeur. La vapeur ou le brouillard que l'eau élève par sa chute, se voit de cinq lieues et monte jusqu'aux nues; il s'y forme un très-bel arc-en-ciel lorsque le soleil donne dessus. Au-dessous de cette cataracte, il y a des tournoiemens d'eau si terribles, qu'on ne peut y naviguer jusqu'à deux lieues de distance, et

au-dessus, la rivière est beaucoup plus étroite qu'elle ne l'est dans les terres supérieures.

" On entend le bruit de cette chute d'eau à une distance prodigieuse. Moi-même, poursuit notre voyageur américain, un matin qu'il faisait un temps clair, j'en distinguai le bruit à plus de six lieues. On assure que dans certains temps, et avec un vent favorable, on peut l'entendre à un éloignement de quinze lieues.

" Le lac *Ontario* est la plus petite des cinq grandes mers méditerranées du Canada ; cependant il n'a pas moins de deux cents lieues de circonférence. Il décharge les eaux qu'il reçoit des autres lacs dans un grand fleuve qui les charie enfin sous le nom de fleuve Saint-Laurent, dans l'Océan Atlantique.

CHAPITRE IV.

Hurons. — Iroquois. — Cérémonies. — Parures. — Fêtes. — Danses. — Jeux. — Manière de faire la chasse, la guerre et la paix.

Les relations que nous avons du Canada, nous apprennent que les Hurons étaient extrêmement sauvages, qu'ils sont devenus amis des Français, puis alliés des Iroquois pour lesquels ils nourissaient auparavant une haine implacable.

“ Le sang-froid, que l'Indien montre dans la plupart des événemens de la vie, n'abandonne point non plus les Hurons à l'heure de la mort. Ils regardent l'approche de leur fin avec un calme et une tranquillité inaltérable.

“ Dès que le médecin ou plutôt le charlatan sauvage, a prononcé la sentence de

mort d'un de ces Indiens, celui-ci parle aux assistans avec un recueillement qui mérite les plus grands éloges. Si c'est un chef, et qu'il soit père de famille, il fait une espèce de harangue d'adieu, dans laquelle il donne toutes sortes d'avis utiles à ses enfans. Ensuite, il prend congé de ses amis, et il ordonne un repas pour ceux qui feront son oraison funèbre.

« Lorsqu'il a rendu son dernier soupir, on couvre son cadavre des vêtemens qu'il avait coutume de porter. On lui peint le visage, et on le couche au milieu de la cabane, sur une natte ou sur une peau étendue. On place ses armes a côté de lui. Les parens s'asseyent en cercle, et chacun d'eux, l'un après l'autre, prononce une sorte d'éloge funèbre.

« Lorsque le lieu destiné aux sépultures se trouve à une trop grande distance, ou que le décès a lieu en hiver, ils enveloppent le corps dans des peaux, et le posent sur un haut échafaudage, ou sur les

branches d'un grand arbre, et l'y laissent jusqu'au printemps. A cette époque, ils le transportent avec les autres morts de leur tribu, au lieu de leur sépulture, où on lui rend les derniers devoirs avec des cérémonies que je n'ai jamais pu connaître. On assure cependant que les Hurons mettent leurs morts en pelotons dans le tombeau.

« Les funérailles finies, les parens mettent des hiéroglyphes à la place où repose le mort; afin que ses vertus et ses mérites soient connus de la postérité.

« Ces sauvages observent le deuil avec une grande rigidité. Chez quelques hordes ils se coupent les cheveux, se peignent le visage en noir, se tiennent constamment assis la tête enveloppée, et se refusent toute espèce de plaisir. Ils observent ce deuil rigoureux pendant plusieurs mois, et un deuil moins austère pendant quelques années.

« La polygamie est partout en vogue chez les sauvages indiens. Les chefs pren-

nent communément de six à quatorze femmes; les hommes d'une classe inférieure en prennent chacun autant qu'ils croient pouvoir en nourrir, ainsi que les enfans qui en naîtront.

« Dès que le jeune homme a obtenu le consentement de la fille qu'il aime, il fait connaître son intention aux parens des deux côtés, et l'on fixe tout de suite le jour du repas de noces.

« Parens, amis, conviés, tous s'assemblent en grand nombre chez le plus âgé d'entre eux. On mange, on chante, on danse et on se divertit de toutes les façons usitées dans leurs grands festins. Lorsque la fête est finie, tous ceux qui n'étaient invités que par politesse s'éloignent; il ne reste que l'époux et l'épouse, et les plus âgés des parens. Du côté de l'époux on ne choisit que les hommes, et de celui de l'épouse que des femmes.

« Malgré ces réjouissances, les Indiens mangent ensemble et en grand nombre,

ce qui fait qu'on peut regarder tous leurs repas comme des fêtes. Au reste, ils mangent lorsque la faim ou les circonstances le requièrent, sans s'astreindre à de certaines heures.

“ Bien des nations indiennes ne font nul usage du pain, non plus que du sel et autre assaisonnement; plusieurs ne savent pas même ce que c'est. Ces nations se nourrissent de riz sauvage, qui croît en abondance dans plusieurs cantons de leur territoire, mais ils ne le cuisent pas comme le pain: ils le font bouillir et le mangent séparément. Les Hurons apprêtent aussi leur blé de plus de vingt façons différentes, ne se servant pour cet effet que du feu et de l'eau. Le sucre qu'ils tirent de l'érable ne leur sert point à donner du goût à leurs mets; ils le mangent seul, comme un aliment séparé. Quant au lait, ils ne le regardent que comme une nourriture convenable aux jeunes animaux dans les premiers temps de leur existence, et

n'en mangent jamais eux-mêmes, quoique les femelles des élans et des *bisons* (taureaux sauvages de l'Amérique) puissent leur en fournir en abondance. Leurs mets sont par conséquent très-simples, et presque toujours les mêmes; de là, ce tempérament sain et vigoureux qui, en général, caractérise les nations sauvages.

“ Jamais ils ne mangent de la chair crue; au contraire, ils cuisent, ils rôtissent leurs viandes, et le jus dans lequel elles sont cuites forme leur boisson ordinaire.

“ Leurs mets consistent en chair d'ours, d'élan, de castor et de chevreuil. Cette dernière, qui est naturellement sèche, se mêle avec de la chair d'ours, qui est très-grasse et succulente. Un de leurs mets favoris est le *Sukkatosch*; c'est un mélange de maïs, de fèves vertes et de chair d'ours, dont la graisse corrige la sécheresse de cette macédoine; c'est le seul cas où la viande soit mêlée à des substances farineuses.

" Il n'y a point de divertissement plus ordinaire et plus agréable aux Indiens que la danse. Toutes leurs assemblées s'égaient de cette manière; et lorsqu'ils ne sont point occupés de la chasse ou de la guerre, leurs jeunes gens se divertissent alors par des danses. Mais jamais les hommes et les femmes ne dansent ensemble; chaque sexe prend cet exercice séparément. Quand les hommes dansent, ils se lèvent toujours l'un après l'autre; le danseur exécute ses pas avec beaucoup de légèreté et de hardiesse, et chante en même temps les actions de ses ancêtres. Les spectateurs sont assis par terre en cercle, et marquent la mesure par un ton qu'ils forment tous à la fois, et qui a le son de hé! hé! hé! Ces sons se prononcent très-rudement, et avec une telle violence qu'on croirait que les poumons des chanteurs ne sauraient y résister longtemps. Cependant, tant que dure la danse, ils continuent d'en marquer la mesure.

" Les femmes dansent avec beaucoup

de légèreté et de grâce. Elles font d'abord quelques pas de côté, tantôt à droite, tantôt à gauche, en tenant leurs pieds bien serrés, et frappant alternativement la terre de la pointe ou des talons. Elles se laissent ainsi glisser, soit en avant, soit en arrière. On les voit se tenir très-droites, et les bras raidis le long de leur corps. Pendant toute la danse, elles mêlent leurs voix aiguës aux sons rauques des hommes, qui, assis par terre, les tiennent aussi enfermées dans leur cercle.

" La parure de ces dames consiste en colliers, bracelets, et autres bijoux appelés *Matachias*, qu'elles attachent à leurs cheveux et à leurs oreilles. Elles se couvrent d'un vêtement qui commence au cou, et leur descend jusqu'aux genoux. Les femmes des tribus qui commercent avec les Européens portent aussi une espèce de *blouse*, un peu plus longue que cet autre vêtement; mais celles qui ont conservé dans

son intégrité l'ancien habillement national se font une espèce de blaude de cuir, qui ne couvre que le corps, et point du tout les bras. Outre cela, elles portent des jupes de cuir ou de drap, qui descendent des hanches jusqu'à mi-jambe. Leurs pieds sont couverts de bas et de souliers comme ceux des hommes, c'est-à-dire faits de peaux de chevreuil, d'élan ou de bison. Quelques sauvages préparent ces peaux à la manière européenne; d'autres y laissent les poils. Au reste, ces souliers sont légers et très-commodes. Le rebord qui environne le coude-pied, est orné de plaques de laiton ou d'étain suspendues à des courroies, qui, étant placées les unes près des autres, forment un cliquetis assez agréable lorsque l'on marche ou que l'on danse. La parure de tête des dames canadiennes se conforme à l'usage distinctif de leur tribu, qui reste invariablement tel qu'il a été chez leurs ancêtres, depuis un temps immémorial. Il y en a qui savent aussi don-

ner aux cheveux une autre couleur que celle de la nature.

“ Nous avons déjà parlé de la passion des Indiens pour le jeu. Ils en ont de plusieurs sortes ; mais la balle est de tous ces jeux celui qui est le plus usité. Leurs balles sont faites de peau de chevreuil, et rembourrées de crins. Ils les poussent avec des battoirs ou raquettes de cuir, dont le manche a trois pieds de longueur. Ce jeu occupe quelquefois plus de trois cents personnes et même des tribus entières.

“ On plante d'abord deux pieux en terre à environ trois cents toises de distance; et c'est derrière ces pieux que chaque parti a son quartier. La balle est lancée entre les deux barrières: chacun des partis cherche à la repousser dans son quartier, ce qui ressemble en quelque sorte, au jeu de crosse des Hollandais, ou plutôt aux *chasses* de la paume. — Celui qui y réussit, gagne la partie.

“ Les joueurs montrent tant d'adresse à

lancer et à recevoir la balle, qu'elle reste presque toujours en l'air. Ils la poursuivent avec une activité incroyable, et il arrive souvent que lorsqu'un joueur est sur le point de pousser la balle vers le quartier de son parti, un de ses adversaires arrive et la jette dans une direction opposée vers le sien.

“ Les autres jeux en usage chez les Indiens méritent moins notre attention, parce qu'ils ne sont pas si utiles. Aussi n'en ferons-nous pas la description à nos jeunes lecteurs.

“ Voilà ce qu'il y a de remarquable dans la manière de vivre des Hurons et de leurs voisins ; passons à la description de celle des *Iroquois*, leurs confédérés.

“ Comme la plupart des indigènes de l'Amérique, ils sont grands, bien faits et d'une taille svelte. Quoiqu'ils n'aient pas l'usage d'emprisonner l'enfance dans des langes ou dans des corps de baleine, on en trouve rarement de contrefaits, et peut-être cela même en est-il la cause.

“ Leur peau est d’une couleur de cuivre rouge. Ils ont les yeux grands et noirs, et leurs cheveux sont de la même couleur, mais rarement frisés. Ils ont de belles dents, et leur haleine est aussi pure que l’air qu’ils respirent; ils doivent ces deux avantages à leur genre de vie simple et naturel.

“ Les hommes s’habillent presque de la même manière que toutes les autres nations indiennes. Il faut en excepter pourtant ceux qui font le commerce avec les Européens, et qui échangent avec eux leurs fourrures contre des couvertures, du linge et des étoffes, dont ils se servent tant pour les vêtemens indispensables que pour leur parure. Ceux-ci se lient des pièces de drap de trois quarts d’aune de large autour du milieu du corps, et, lorsqu’avec cela ils portent ce vêtement que nous rapprochons le plus près de la peau, ils ne le ferment ni autour des poignets ni autour du cou, ce qui serait pour eux une gêne insupportable. — Que ne suivons-nous en cela

leur sage exemple, nous qui arrêtons la circulation du sang par des nœuds ou des boutons, précisément là, où le plus grand nombre des vaisseaux sanguins viennent se réunir, et où ils sont le moins couverts! —

« Quant à l'espèce de couverture qui fait tout leur habillement, les Iroquois la jettent sur leurs épaules, et en attachent ensemble les deux coins par en haut. — Telle était autrefois la mise des Grecs et des Romains. — Ils tiennent ordinairement, lorsqu'ils se promènent, un couteau dans une main, et une pipe avec la bourse à tabac dans l'autre; mais lorsqu'ils dansent ils se débarrassent du tout.

« Le désir d'embellir la nature, engage les hommes de tous les climats à une multitude d'absurdités. Il en est ainsi chez nous, il en est de même chez d'autres nations, et les Iroquois ne forment point d'exception à cette règle. La nature leur a donné, comme à toutes les peuplades du nord, une chevelure épaisse et forte, mais ils

croient qu'il est du meilleur ton de n'en point avoir. C'est pour cela que les Indiens petits-maîtres, qui veulent être à la mode, s'arrachent tous les cheveux, excepté un petit faisceau au sommet de la tête, et de la largeur d'un petit écu. Les insensés! — Quand les hommes cesseront-ils de s'imaginer qu'ils s'entendent mieux en beauté que leur Créateur? —

« Ils attachent à cette touffe, placée sur le sommet de la tête chauve, des plumes de diverses couleurs, et de petites baguettes d'ivoire ou d'argent, pour achever le grand œuvre de l'embellissement de leur figure. Cette façon de s'orner les cheveux forme une distinction entre plusieurs peuplades.

« Les Iroquois se peignent aussi le visage en rouge et en noir, et lorsqu'ils vont en guerre, ils le font d'une façon toute particulière, qui leur rend la physionomie affreuse.

« Leurs oreilles ne leur paraissent pas non plus, à beaucoup près, assez longues.

C'est pourquoi, lorsqu'ils veulent se rendre beaux garçons, ils séparent par une incision tout le rebord extérieur des oreilles, mais pourtant de manière que ce cartillage reste attaché par les deux bouts. Ensuite, ils l'entortillent de fil de laiton, et y suspendent tant de choses qu'il s'étend en arc oblong de cinq à six pouces de diamètre, et leur pend jusque sur les épaules. Cette parure est regardée comme très-recherchée et du meilleur goût. — Que ne donnent-ils plutôt une direction inverse à leurs oreilles? Ils ressembleraient mieux alors au roi MIDAS (1). —

« Ce n'est pas tout encore; car chez eux, le nez joue aussi un grand rôle. Ils le trouvent également beaucoup trop simple et mal arrangé, tel que l'a fait la nature; ils savent mettre ordre à ce soi-disant défaut, en le perçant, et en y sus-

(1) On sait qu'Apollon lui fit venir des oreilles d'âne, pour avoir trouvé le chant du dieu Pan et de Marsyas plus beau que celui du dieu de la lyre.

pendant mille choses. “ Dans l'intérieur du pays, ajoute notre voyageur (1), j'observai que ces ornemens consistaient souvent en coquillages de mer, parce qu'on les regarde, dans ces contrées éloignées de l'Océan, comme des raretés. Mais je n'ai jamais pu apprendre d'où ces peuplades les tirent : apparemment qu'ils leur viennent par le commerce avec des nations voisines de la mer.”

“ La chasse, la pêche et la guerre sont les trois occupations principales des sauvages. Ils abandonnent la plupart des autres travaux aux femmes.

“ Un chasseur habile et déterminé est presque aussi estimé parmi eux qu'un vaillant guerrier. On exerce à la chasse les enfans, dès l'âge le plus tendre, et ils acquièrent par-là une habileté extraordinaire à poursuivre le gibier et à le prendre ou à le tuer : aussi ignorent-ils peu de

(1) J. Carver, *Relations d'un voyage dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale.*

moyens inventés par l'esprit humain pour prendre des animaux que leur chair ou leur dépouille rend utiles.

“ Les animaux que les sauvages poursuivent, pour se procurer ou leur viande ou leur peau, sont : le bison, l'élan, l'original, le chevreuil, l'ours, le renne, le castor, la martre, etc.

“ Le grand guerrier, dont l'emploi exige de faire tous les préparatifs nécessaires pour cette chasse, fait inviter solennellement tous ceux qui veulent le suivre. Ceux qui acceptent cette invitation, s'y préparent en jeûnant pendant quelques jours de la manière la plus rigoureuse. Mais à quoi bon cette préparation du jeûne? — Selon eux, c'est pour avoir des songes plus faciles, et pour apprendre par ces rêves l'endroit où il y aura la plus grande quantité de gibier. Ils peignent outre cela en noir, durant ce temps, toutes les parties découvertes de leur corps; sans doute pour détourner d'eux la colère des malins es-

prits. Voilà jusqu'à quel point la superstition des Iroquois non convertis s'est mêlée à tout ce qu'ils font !

" Les Indiens commencent de bonne heure à porter les armes, et ce n'est que dans un âge fort avancé qu'ils cessent de prendre part aux guerres de leur nation. Leur obligation à cet égard dure de la seizième jusqu'à la soixantième année. Il n'y a que quelques nations méridionales chez lesquelles ils en soient dispensés à l'âge de cinquante ans. Nous avons déjà parlé de leurs armes; elles diffèrent en quelque sorte suivant la situation de leur pays. Ceux qui ont un commerce et des liaisons avec les Européens, ont des couteaux, des haches et des fusils.

" La manière de déclarer la guerre est d'envoyer par un esclave une hache dont le manche est peint en rouge. Ce message est périlleux; car souvent celui qui en est chargé y perd la vie. Cependant jamais il ne manque à l'exécuter.

“ Si les Iroquois ne se donnent pas beaucoup de peine pour éviter d'être surpris, ils n'en sont que plus fertiles en ruses et en artifices lorsqu'il s'agit de surprendre eux-mêmes leurs ennemis. C'est encore dans ces occasions que leur talent naturel à découvrir et à suivre avec certitude les traces de leurs ennemis, là même où elles échappent absolument à l'œil d'un Européen, léur est d'un grand usage.

“ Quelquefois ils se cachent derrière des arbres, des collines ou des rochers, tirent de là quelques coups, et s'éloignent sans être aperçus. Des Européens, quine connaissent pas cette façon de faire la guerre des sauvages, en ont souvent éprouvé de terribles effets.

“ Pendant le combat, ils égorgent sans miséricorde tout ce qu'ils rencontrent. Mais, dès qu'ils sont sûrs de la victoire, ils font d'abord mourir tous ceux qui leur coûteraient trop de peine à transporter, et ce n'est qu'après cela qu'ils cherchent à

faire autant de prisonniers qu'ils peuvent.

"Ils enlèvent, tant aux morts qu'aux blessés, la peau de la tête, dans un instant, avec une habileté barbare; cela s'appelle *Scalper*. Voici comment ils s'y prennent: ils saisissent de la main gauche les cheveux de la victime, lui appuient le pied sur la gorge; et, la peau qui recouvre le crâne se trouvant ainsi tendue, ils la cernent avec un couteau bien affilé, et l'enlèvent ainsi avec la chevelure. Cette horrible opération dure à peine une minute. Ces peaux coupées sont les trophées de leur victoire, et ils les gardent soigneusement comme la preuve de leur bravoure et des vengeances qu'ils ont exercées.

"Si deux Indiens saisissent un prisonsonnier en même temps, et s'ils ne peuvent d'abord s'accorder auquel des deux il appartient, ils préviennent toute dispute à cet égard, en assommant sur-le-champ ce malheureux sujet de discorde.

“ Quant à leurs propres blessés, ils les transportent sur des brancards, ou bien ils les ont à leur suite dans des traîneaux, lorsque c'est en hiver.

“ Ils gardent les prisonniers en marche avec un soin extrême. Tant que la route se fait par terre, les vainqueurs les tiennent; lorsqu'on s'embarque, on les attache dans les canots. La nuit, on les couche nus à terre, et on les attache par les bras, les jambes et le cou à des crochets. Outre cela on leur lie des cordes autour des bras et des jambes. L'Indien, chargé de les surveiller, tient tous les bouts réunis dans sa main, de sorte que les prisonniers ne peuvent manquer de l'éveiller pour peu qu'ils se remuent.

“ Des prisonniers déjà âgés, et qui se sont fait connaître par des actes de courage, ne reçoivent jamais de grâce. On les fait toujours périr par le feu, pour expier le sang qu'ils ont versé. Le feu est à la vérité, le genre de mort ordinaire

des guerriers prisonniers; mais il y en a encore d'autres plus cruels les uns que les autres. — Jamais les Indiens n'échangent leurs prisonniers.

O humanité! ces récits offrent-ils les moindres traces de tes doux sentimens? Détournons nos yeux d'un spectacle si révoltant et si horrible.

"En général, les guerres des Indiens sont héréditaires, et continuent sans interruption d'âge en âge.

"Lorsqu'enfin une trève devient nécessaire, ou qu'ils sont las d'une guerre trop prolongée, on cherche à conclure la paix par la médiation d'un autre peuple; voici à peu près la manière dont s'y prennent les Iroquois pour cette négociation.

"Un certain nombre de chefs, tant de leurs compatriotes que de la nation médiatrice, partent pour le pays des ennemis. Ils portent devant eux le calumet de paix, que les nations les plus sauvages ne manquent jamais de recevoir avec de grands

égards. Ce calumet, que nous avons déjà décrit dans une de nos annotations, est une pipe de quatre pieds de long : le foyer est de terre rouge, et le tuyau d'un bois léger, sur lequel on a peint des emblêmes de différentes couleurs, et qu'on a orné des plus belles plumes d'oiseaux. Chaque peuple a ses ornemens particuliers, et les Indiens savent dire, au premier coup-d'œil, à quelle tribu le calumet appartient.

“ Dès que les chefs sont rassemblés et assis, l'adjoint du grand guerrier remplit de tabac le calumet, et se garde bien de lui laisser toucher la terre. Lorsqu'il est chargé, il tire un charbon ardent du feu, et le pose sur le tabac, qui ne tarde pas à s'allumer. Il dirige le tuyau du calumet vers le ciel; puis il le baisse vers la terre, et fait une pirouette, en le tenant horizontalement. Tout cela a son but et sa signification. Par cette cérémonie, il offre le calumet au Grand-Esprit, maître suprême du ciel, de la terre et de l'eau.

“ Après cet acte solennel et religieux, on remet la pipe au grand chef héréditaire du peuple, qui en fume quelques traits, en renvoyant la fumée d'abord vers le ciel, et puis vers la terre autour de lui. Le calumet passe ensuite aux envoyés et aux étrangers, qui font la même cérémonie, après cela au grand guerrier et aux autres chefs, chacun à leur tour. Celui qui est chargé de porter la pipe de l'un à l'autre, la tient avec tant de légèreté, qu'on dirait qu'il craint de causer quelque dommage à cet instrument sacré. Les autres personnes ne le touchent que des lèvres.

“ Ces cérémonies terminées, les négociations commencent. Si leur issue est heureuse, on enterre la hache de la guerre, ou un casse-tête, suivant la tribu. Le résultat des négociations est transmis à la postérité par une espèce de hérauts d'armes, qu'ils nomment *Wampuns*.

“ On peut dire de ces peuples, que s'ils font cesser la guerre, leur caractère iras-

cible leur fait garder, au sein de la paix, une attitude hostile.

“ Le langage des sauvages de l'Amérique septentrionale peut se diviser en plusieurs idiômes. Celui des Algonquins paraît le plus répandu de tous. Il est à croire que peu à peu cette langue absorbera les autres chez toutes les nations indiennes.

“ L'écriture est absolument inconnue chez les Indiens; mais ils possèdent l'art de se communiquer leurs idées par des images emblématiques ou des hiéroglyphes.”

FIN.

IMPRIMERIE DE C. A. SPIN.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR,

qui se trouvent chez le même Libraire.

LE ROBINSON HOLLANDAIS, ou Journal d'un Marin naufragé. Ouvrage amusant et moral, en prose et en vers, orné de jolies gravures. Prix............. *f* 2,90 *cs.*

MNÉMONIQUE, ou tableau synoptique-chronologique, présentant une manière facile d'étudier ou de lire l'histoire ancienne et moderne avec fruit. Prix.... « 1,25 «

Idem, collé sur carton.........» 3,00 »

G. C. Verenet et G. Engelberts Gerrits: HISTOIRE ABRÉGÉE du Robinson Hollandais. Ouvrage élémentaire, divisé en leçons, avec la version en hollandais des phrases et des mots, à l'usage des écoles. Prix....................» 0,50 »

CORRESPONDANCE FAMILIÈRE, entre de jeunes personnes et leurs parens, précédée de quelques règles générales sur le cérémonial des lettres. Ouvrage destiné à former le style épistolaire de l'un et de l'autre sexe. Prix........ *f* 0,30 *cs.*

SOUS PRESSE,

pour paraître incessamment :

G. C. VERENET et G. ENGELBERTS GERRITS: le TÉLÉMAQUE DES ÉCOLES, ou les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse; d'après le poème de *Fénélon.* Ouvrage divisé en leçons, avec la version en hollandais des phrases et des mots les plus difficiles. Prix............. *f* 0,50 *cs.*
